

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

SIMON NEIGE 1970
(modifié en 1990 et 2015)

TEXTE DRAMATIQUE POUR LA SCÈNE

ÉDITÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

2015

© gabriel-pierre ouellette

NOTE	3
SIMON NEIGE	11
UN VOYAGE AU LSD	96

NOTE

RÉSUMÉ

Simon Neige, durant une soirée où il a invité quatre de ses collègues, se convainc de plus en plus que ses souvenirs, ses paroles, ses actes et même ses rêves lui échappent, se retournent contre lui, jusqu'à ce que des étudiants et lui soient mêlés à une histoire de haschisch et de LSD, qu'on trouve plus ou moins sordide ou audacieuse, selon l'époque où l'on vit.

HISTOIRE DE LA PRODUCTION

Ce fut une énorme aventure. J'en ai été le déclencheur, comme sans y penser et, par la suite, un ami et collègue, Philippe Régner (ou Grenier), nous a tous entraînés dans ces lectures, ces répétitions, ces deux inscriptions successives au Festival d'art dramatique du Canada et, enfin, ces représentations au collège de Valleyfield et à la Cité des jeunes, à Vaudreuil. C'est aussi un moment dans l'histoire de la relation étroite - et plus bénéfique qu'on ne le pense - qui existait, dans les années 60 et 70, entre les professeurs et les étudiants des collèges. Ils avaient de 16 à 20 ans, et nous n'avions pas 30 ans.

SEPTEMBRE 1968

La troupe de théâtre, *les Coquillards*, fondée depuis quelques années par les étudiants du collège, à Valleyfield, organise une lecture de *Simon Neige*, mais regrette de ne pouvoir la produire.

NOVEMBRE 1968

De jeunes comédiens de Montréal, anciens élèves du collège ou diplômés du conservatoire de la province, comme Philippe Régner, professeur de théâtre à Valleyfield, se montrent intéressés à participer, avec cette pièce, au Festival d'art dramatique du Canada (région de l'ouest du Québec), en 1969. Après des téléphones et une lettre, datés du 10 novembre, le ou les directeurs du festival nous annoncent la venue d'adjudicateurs, qui décideront de notre inscription, mais trois jours avant cette visite, l'intérêt n'existe plus chez les comédiens. On doit se désister.

FÉVRIER 1969

À la suite d'une nouvelle lecture organisée à Montréal, avec une bonne partie des mêmes comédiens, le projet est encore une fois annulé. J'ai jeté quelques mots sur une feuille : *Hier, le 7 février, j'ai perçu que ma vie devait prendre une nouvelle forme et aussi (se doter de ?) nouvelles exigences. Aujourd'hui, je le sais, je l'ai dit à Philippe. / Il m'était devenu assez normal d'être contesté dans mes cours; je devrai l'être aussi dans ce que j'écris..* Aucune autre décision n'est prise, sauf que *Simon Neige* deviendrait une création de groupe ou, pour dire le vrai, celle du metteur en scène, Philippe. Je le dis sans animosité. C'est la loi du milieu, quand on présente un texte original ou l'adaptation d'un roman à une compagnie de production ou à un réalisateur. On a voulu y inclure l'expérience d'un voyage au LSD. J'ai donc entrepris de transformer le texte.

SEPTEMBRE 1969

La troupe des *Coquillards* accepte de monter la nouvelle mouture de *Simon Neige*, mais le motif principal de cette décision était, je crois, que durant l'été, Philippe avait eu l'idée d'ajouter de la danse et des chansons avec un groupe rock et d'ajouter à l'environnement scénique des courts métrages réalisés par Paul Poirier, en plus des photos sur grand écran, déjà incorporées à l'action dramatique et prévues dans mon texte. J'ai donc écrit le texte d'une dizaine de chansons. Le groupe *DIONYSOS* a composé la musique; la chanson *Narcotique*, tirée de *Simon Neige*, se trouve sur leur premier microsillon, paru en 1970, "le Grand Jeu" (Jupiter yds8032) et sur le disque compact paru en 1994 (Pionniers PICD-8022).

NOVEMBRE 1969

Les répétitions allaient bon train, quand un étudiant de collège est arrêté pour possession et vente de haschich : son avocat demande qu'on interrompe tout, avant la tenue du procès. On se rassemble, le 6 novembre, à l'auditorium. On discute peu, et on s'en remet à un vote de tous les participants étudiants (si je ne me trompe). Je ne pense pas que le refus de continuer a été unanime. J'ai ici quatre chiffres dans une colonne : 2 - 1 - 15 - 16, et je pense qu'il s'agissait de 2 abstentions, 1 vote nul, 15 votes pour continuer et 16 contre. Un vote serré. J'écrivais, le soir même : *J'ai regardé un homme déçu / La glace ne dit rien qu'elle n'a déjà vu. / Il n'y a ni déception, ni grande joie / Il y a toujours le même visage / 34 personnes ont décidé d'une vie, peut-être / Les grands mots! / (...) / La société décide du théâtre qu'elle verra./ (...) / J'aurais décidé moi-même de ne pas faire jouer cette pièce - je serais aussi déçu et abattu. / Je voudrais*

*faire un poème, pour justifier cet abatement. / Le poème ne veut pas venir. / A-t-on tué quelque chose en en préservant une autre ? / (...) / J'ai dit oui au vote trop tard - j'aurais dû plaider - je ne savais pas, avant, quoi penser. / Il faut que j'apprenne à savoir avant / (...) / Une autre pièce - absolument / Si je ne veux pas en rester là. J'aurais donc préféré qu'on poursuive jusqu'aux représentations publiques, et je crois même que cela aurait pu aider la cause du jeune étudiant : son avocat aurait pu plaider l'irresponsabilité de ses professeurs, qui écrivaient et produisaient des pièces où on fumait du haschisch... Et pire, le texte de l'une des chansons disait : *il en fumait, il en vendait, pour sa liberté*; c'était sans doute une liberté mal comprise, mais une liberté qui était le reflet de cette époque où l'individu cherchait, et tenait à faire ce qui lui semblait bon et juste pour la société dont il rêvait...*

29 NOVEMBRE 1969

Entre-temps, ils avaient trouvé une solution, ou un subterfuge, pour enfin monter sur scène devant un public. On a envoyé des invitations tout azimut - j'ai encore une liste de noms et d'adresses - pour une représentation privée, mais avec un prix d'entrée de 1.50\$. L'auditorium, le 29 novembre, était plein (300 ou 400 personnes). Un de mes collègues professeurs, d'un autre collège, m'écrivait, le 2 décembre : *Incidemment, je ne comprends pas le sens des représentations publiques et des représentations privées dans ton milieu : comment pouvait-ce être plus public que samedi dernier ?* - Je dirai plus loin combien il n'avait pas aimé ma pièce.

FÉVRIER 1970

On a remis cela en février, avec des billets de faveur, pour deux représentations, les 14 et 15 février. Je vous en donne la preuve :

Les Coquillards
 vous invitent à une pièce de THÉÂTRE
 SIMON NEIGE

SAMEDI ET DIMANCHE, 14-15 FEVRIER 1970
 À 8.30 HEURES P.M.
 à l'Auditorium du C.E.G.E.P. de Valleyfield

BILLET DE FAVEUR

MARS 1970

Mardi, le 17 mars, *les Coquillards* présentaient “Simon Neige”, à la Cité des jeunes, à Vaudreuil, lors du XXXI^e Festival d’art dramatique du Canada (région de l’ouest du Québec). Cinq productions avaient été retenues; Robert Tembeck, auteur et metteur en scène de *Survivors/Survivants*, remporta le premier prix.

Quant à *Simon Neige*, les films de Paul Poirier, qui mettaient en images et développaient des souvenirs évoqués par deux des principaux personnages, Simon Neige et sa collègue, Évelyne, de même que le groupe *Dionysos*, qui a mis en musique et interprété au moins huit des chansons, ont été les éléments remarquables de la production. Le critique du *Star*, Lawrence Sabbath, en a fait mention dans son article du 18 mars : *Rock music, balletic movements, dance, triple screens for black and white and color movies, and psychedelic lighting effects add to the assault on the senses (...) In addition to directing the multi-media scenes with a gusto and skill that are lacking in the expository moments of the play, Philippe Régnier has provided useful and attractive decors.*

HISTOIRE DU TEXTE

Le critique soulignait donc, la faiblesse de mon texte, une faiblesse qui peut expliquer les difficultés que nous avons eues à convaincre des comédiens de participer à cette aventure, sans oublier, pour autant que la nature du sujet - la vente et la consommation de drogues - a été problématique pour plusieurs et même, pour certains ou certaines, la raison d’un refus poli qui restait, bien sûr, confidentiel, entre gens du milieu.

Plus de quarante-cinq ans plus tard, avant de relire le premier état du texte, j’étais persuadé que je n’y trouverais rien d’intéressant, et je pensais n’en donner ici, qu’un résumé. Quant à la dernière version, celle de fin 1969, et de février et mars 1970, j’étais déterminé à la numériser. Posséder le texte peut intéresser celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à une équipée qui a duré, du moins dans mon cas, d’avril 1968 à mars 70.

Cependant, le 7 août dernier, j’écrivais dans mon journal, sous forme télégraphique : *J’ai lu de Voyages (1^{re} version du texte), pp. 1-25, n’en avais pas envie, mais étonné...!* Il y a, certes, des longueurs, mais le décalage qui se crée, de façon brusque quand des serveurs en livrée apparaissent avec des meubles, des flambeaux, au milieu de discussions

pédagogiques, et qui est accentué par de nouvelles et absurdes apparitions avec, en plus, de grandes photos descendant des cintres, des photos des personnages en scène ou de ceux dont ils parlent, ce décalage, aujourd'hui du moins, m'apparaît comme une dénonciation du réalisme, de l'ennui de ce réalisme quotidien ou social qui, sur une scène de théâtre, n'atteindra jamais à l'exacte vérité. Des retours à une autre époque ou l'intrusion d'une mécanique absurde, en *pervertissant* ou moquant le désir de créer ou recréer une certaine réalité, comme le monde des professeurs et des étudiants, me paraissent toujours avoir pour effet, non pas de nier cette réalité, mais au contraire de rappeler son existence, en la confrontant à des éléments qui peuvent la remettre en question et rappeler que nous sommes au théâtre, qu'il faut y penser à deux fois avant de s'identifier aux personnages ou de rejeter leurs amours, leurs opinions, comme si on était couché sur le divan du psychiatre... Même si vous n'avez pas encore pris connaissance, dans le document PDF-*Simon Neige*, du texte, *Voyages*, on me permettra de préciser que les scènes des serviteurs avec leurs flambeaux et leurs tables ou leurs fauteuils, font entrer le rêve, de façon gratuite, dans la vie de Simon, de la même façon que Simon impose, sans trop s'en apercevoir et de façon tout aussi gratuite, ses besoins de "pure communion" ou d'idéaux pédagogiques aux gens qui l'entourent. En somme, cette machination visuelle que j'élaborais sur le papier, tout en écrivant le texte des dialogues, accompagne et souligne, autant les désarrois de Simon, que le nôtre devant sa manie de vouloir tout dire, tout expliquer. Était-ce de la distanciation, sans que je connaisse vraiment ce concept ou cette pratique propre à Brecht? Je n'oserais le dire, mais aujourd'hui j'aimerais *avoir tenu mon bout* dans cette histoire, et exigé de garder ces éléments provocateurs, quoiqu'ils soient en apparence extérieurs à l'action, en faisant davantage confiance à mon intuition, n'ayant pas alors l'outillage théorique pour élaborer mes raisons ou répondre aux objections. De toute façon, on s'orientait vers une création de groupe, avec et pour de jeunes étudiants. Mes serviteurs en livrée devaient leur faire penser à Marivaux ou à des spectacles des *Ices Follies* ou des *Ice Capades*, que tout le monde avait vus au moins une fois, à Montréal, dans les années 60. Mais reprenons l'histoire du texte, depuis le début.

AVRIL 1968

Le dialogue à l'origine de *Simon Neige* contient seulement trois répliques, assez longues, que j'avais enregistrées sur ma Uher Variocord 263, et

transcrites sur papier, après avoir revu à la télévision le film de Bergman, *les Fraises sauvages*. Je m'identifiais au vieux médecin du film, dont on fêtait les cinquante ans de pratique, et j'avais inventé, pour quelques lignes, un personnage anonyme qui me reprochait de tout ramener à moi-même, et en général de me donner le beau rôle. Je répliquais que je me reconnaissais chez des êtres, au cinéma, au théâtre, dans des romans, et me contentais d'en faire part. Ça me faisait plaisir de me retrouver dans ces situations, et j'espérais qu'on participe à ce plaisir. Le dialogue s'arrêtait au bas d'une page (vous trouverez la transcription complète, avec les fautes, les ratures, après la numérisation de *Voyages*, dans le document PDF-*Simon Neige*).

ÉTÉ 1968

J'ai fait lire ce texte à Philippe Régnier et de fil en aiguille, j'ai parlé ou nous avons parlé de situations à élaborer autour de cette confrontation d'un personnage avec lui-même et avec des proches. Philippe qui voulait participer au Festival d'art dramatique avec une création, m'a incité, encouragé, poussé à écrire un texte dramatique. Il était persuasif...

SEPTEMBRE 1968

En septembre, la troupe du collège lisait la première version de ma pièce, *Voyages*, avec le résultat que vous connaissez. Vers la page 16 de *Voyages*, je proposerai aux lecteurs éventuels de parcourir d'un oeil distrait les quatre ou cinq pages suivantes qui contiennent de trop longues réflexions, assez brouillonnes, sur l'éducation qui, au lieu d'être une intégration au "système social", comme le préconisait dans la pièce le directeur du collège, devait permettre la participation active des étudiants, et même se baser sur elle, dans l'élaboration des programmes, les prises de décision, leur apprentissage, mais - ce qui était en peu contradictoire - sous la direction des professeurs qui seraient les seuls habilités à diriger les collèges, etc.

FÉVRIER 1969 - SEPTEMBRE 1969 - FÉVRIER 1970

Après la deuxième lecture et les réactions plus qu'indifférentes de presque tous les participants, il fallait faire de nombreuses coupures, surtout dans les dialogues entre les professeurs et on s'est mis d'accord pour que Simon fasse un voyage au LSD. Dans *Voyages*, il était déjà question de haschisch, mais je m'étais limité à des réactions d'usage, devenues aujourd'hui des clichés, et à une question de vente et d'arrestation. Je croyais impossible de rendre, à la scène, les transformations que connaît un individu dans ses perceptions et ses sentiments, sous l'effet d'un hallucinogène puissant. Je

préfèrais montrer un Simon, seul, aux prises avec les mécaniques du sort, de l'absurde, au milieu de ses rêves pédagogiques et autres. Je trouvais plus rigoureuse cette façon de me limiter à l'esprit, fut-il exacerbé, de Simon - d'ailleurs, l'alcool jouait déjà son rôle... Cependant, j'en conviens, avec le LSD, sa désillusion serait plus forte, plus dramatique. Lui, qui disait n'aimer personne, ou aimer si peu les gens qui l'entouraient, vivrait dans un court laps de temps des amours ignorées, des mésestimés qu'auparavant, il ignorait ou passait sous silence. Ses sentiments prendraient une force que ni lui ni les autres ne soupçonnaient, et il percevrait avec plus d'acuité sa différence. Cette transformation du texte aurait peut-être suffi, pour obtenir l'accord des jeunes étudiants, apprentis comédiens de la troupe, *les Coquillards*, mais l'ajout des chansons, de la musique rock et de la danse y a joué le rôle majeur. D'ailleurs, du moins j'en ai été convaincu par la suite, ces danses et ces chansons, dont j'avais accepté d'écrire les textes, exprimaient une force latente dans la mémoire de Simon, et aussi le caractère subversif et insaisissable des étudiants et étudiantes autour de lui; il suffit de penser à la chanson qui revenait quelques fois au cours de la représentation : *Il en fumait, il en vendait, Pour sa liberté...*

NOVEMBRE 1969

J'ai envoyé à un éditeur, en novembre 1969, le texte qui était alors, celui de *Simon Neige*. Il m'a répondu en décembre que ce serait impossible. Je m'y attendais. À cette époque, et même aujourd'hui, il faut être Anne Hébert ou s'être mérité quelque prix insignifiant, pour qu'on publie un texte pour le théâtre. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai pas ajouté *Simon Neige* dans la section 4 de mon site : les manuscrits refusés.

ANNÉES 90 ET 2015

Dernière version de *Simon Neige*.

Au début des années 90, j'ai entrepris, surtout pour la première partie de la pièce, une refonte du texte, où s'entremêlent et même, s'opposent des scènes qui se sont déroulées à des moments différents de la soirée chez Simon Neige. Les discussions entre professeurs sont confrontées, du moins au plan de l'intérêt qu'elles peuvent inspirer, avec les scènes où il est question de LSD, de hasch, de relations amoureuses ou autres. Le temps chronologique devenant indistinct, la confusion s'en retrouve augmentée, mais aussi, et c'est mon point de vue, elle est reconnue inévitable, comme dans tout événement qui sort de l'ordinaire. J'ai aussi modifié la fin de 1970, pour reprendre celle que j'avais d'abord prévue (je

donnerai, après le PDF de *Voyages*, la fin écrite pour les représentations de 1970). Cette redistribution des scènes, avec de nombreuses coupures, était restée à l'état de brouillon, jusqu'à aujourd'hui.

AOÛT 2015

Lire d'abord, dans ce ePub, cette dernière version et, ensuite, celle de septembre 1968, *Voyages*, dans le document PDF-*Simon Neige*, donnera au moins une idée, autant de mon univers mental et "dramatique" à cette époque, que de la vision que pouvaient avoir, dans ces années plutôt turbulentes, même au Québec, des professeurs, des comédiens, un auteur, un metteur en scène et la troupe de théâtre, au collège d'enseignement général et professionnel (Cégep) de Valleyfield, dans la région du sud-ouest. Et le collègue et ami qui m'écrivait, le 2 décembre 1969, que ses impressions du samedi précédent (le 29 novembre) étaient fort négatives, ajoutait pourtant : *je me surprends à juger ton oeuvre de façon toute différente à mesure que j'y repense*. J'ose espérer qu'un metteur en scène ou un réalisateur trouvera dans la première version de 1968, *Voyages*, et le *Simon Neige* de 1970, modifié en 1990 et 2015, quelques idées ou dialogues qui pourraient être encore percutants au XXI^e siècle...

SIMON NEIGE

version de 1970
modifiée en 1990 et 2015

Dans les versions précédentes, les appartements des étudiants ou celui de Simon Neige étaient supposés définis par le décor. Dans cette dernière version, je propose que tous les participants à la soirée chez Simon Neige, soient sur scène, tantôt dans une zone éclairée, tantôt dans la pénombre, immobiles ou semblant en grande conversation, ou dans le noir complet. Je parlerai d'éclairage A, quand les étudiants seront dans la zone éclairée et d'éclairage B, quand il s'agira des professeurs. La source de lumière pourrait être visible : un cercle où seraient accrochés les réflecteurs, et qui pourrait glisser sur un rail, être abaissé ou remonté, etc.

LES PERSONNAGES

Les étudiants : André, Bernard, Catherine, Charles et Gérard; ils ont entre 16 et 19 ans.

Les professeurs : Claude Nadon, Évelyne Cardier, Guy Levert, Marc (le plus âgé), Simon Neige; ils ont entre 23 et 30 ans.

Je n'ai pas cru bon d'indiquer le nom des jeunes comédiennes et comédiens, mais qu'ils soient assurés de ma gratitude pour avoir participé à cette "galère"... Et je suis désolé que des personnes mal intentionnées aient prétendu que cette pièce, son auteur et son metteur en scène, avec cette aventure théâtrale, aient "construit" chez les comédiens des comportements qui seraient la cause de malheurs familiaux ou autres, même chez des tierces personnes.

BRÈVE REMARQUE SUR LA LANGUE

Je n'ai pas cru bon de faire toutes les élisions, propres au langage courant. Je suppose que les yeux de mes lecteurs ont appris depuis leur jeune âge à "parler" leur lecture... Comprenne qui pourra.

1**UN MOMENT APRÈS L'ARRIVÉE DES ÉTUDIANTS CHEZ SIMON NEIGE, APRÈS MINUIT.****ÉCLAIRAGE A : LUMIÈRE SUR LES ÉTUDIANTS; PROFESSEURS DANS LA PÉNOMBRE.**

CHARLES

Simon, je te parle!

SIMON

Oui, oui, je t'écoute. T'as acheté de la mari, je suppose.

CHARLES

Mieux que ça.

SIMON

Alors, de l'opium...

CHARLES

C'est ça! Tout de suite, les grands mots. On veut te droguer!

SIMON

Vous êtes sur le bon chemin.

ANDRÉ

À qui le dites-vous!

SIMON

Tu es de mon avis ?

ANDRÉ

Oui. Mais pas avec le fait que vous vouliez en prendre.

SIMON

Ah! non ? Tu peux me tutoyer, tu sais.

CHARLES

On parlera de ça, une autre fois. Il a bu.

ANDRÉ

Oui, j'ai bu, et après ? C'est mieux que de se droguer.

CHARLES

Oui, oui, on sait ça.

GÉRARD

On ne vous dérange pas, j'espère. Je gage que vous alliez vous coucher...

CHARLES

Mais non, mais non, il le dirait si on le dérangeait. Allez-vous me laisser lui dire, à la fin, ce que j'y ai acheté ?

SIMON

Dis-le donc. Qu'est-ce que tu as acheté de si spécial ?

CHARLES

Rien d'extraordinaire, mais je pense que tu t'y attends pas.

SIMON

À quoi ?

CHARLES

À de l'acide. On m'a offert le dernier qui restait. Alors, j'ai du hasch, comme prévu, et un tout petit morceau de couleur, qui va te coûter dix dollars (N.B. *ou selon le cours du marché...*). Avec le hasch, ça fait quinze. Tu as l'argent ? Je suis pressé.

CATHERINE

Heureusement que t'as pas de gun!

CHARLES

Je suis pressé. Mon amie m'attend.

SIMON

Marie ?

CHARLES

Marie ?

BERNARD

Son histoire avec Marie, c'est terminé depuis longtemps. Vous ne... Tu ne le savais pas ?

SIMON

Si je tenais le journal de vos amours!

CHARLES

Alors, qu'est-ce que tu décides ?

GÉRARD

Un bon mouvement, il a besoin d'argent, le beau Charles.

SIMON

Fais-tu au moins un peu de profit, là-dessus ?

CHARLES

C'est le prix que j'les ai payés. Mais j'ai pris l'argent qui me restait.

ANDRÉ

La charité, mon bon monsieur. Monsieur ! c'est du bonheur en capsule...

BERNARD

Le bonheur ? T'es fou.

CATHERINE

Charles, Louise t'attend, en bas.

ANDRÉ

Catherine, j'te comprends pas de rester avec ces gens-là...

SIMON

Ah! c'est Louise, maintenant. Pourquoi elle n'est pas montée avec vous ?

CHARLES

T'occupes pas. Elle est timide... Alors, qu'est-ce que tu fais ?

CATHERINE

Elle est pas gênée. Elle veut qu'il se dépêche.

SIMON

Je sais plus... Ça m'embête un peu, mais... Bon. J'achète tout.

IL LUI DONNE L'ARGENT.

Mais ça ne veut pas dire que je le prendrai... le nouveau truc.

CHARLES

Merci. Mais t'en fais pas. J'en ai pris une dizaine de fois, et je suis encore en vie.

CATHERINE

(en jouant) J'aimerais mieux te voir mort, mon enfant, qu'aux prises avec de tels chromosomes!

SIMON

(à Catherine) Tu en as déjà pris ?

CATHERINE

Non. C'est la reine de France qui parle à saint Louis.

GÉRARD

De quoi tu parles ?

CATHERINE

Ignorant! C'est l'histoire de France expliquée aux enfants...

SIMON

Tu sais, Charles, les effets ne sont pas toujours apparents. Fais attention.

CATHERINE

La reine de France est trop soucieuse de l'âme de saint Louis de France, pour s'abaisser à la perdre de vue dans un moment d'hallucination! *(André la tire à lui)*

CHARLES

(à Simon) Oui, oui, promis. Tu m'en donneras des nouvelles. Salut, tout le monde! Salut, Simon.

SIMON

Bonsoir, Charles. Salue Louise de ma part.

CHARLES SORT, MAIS ON L'ENTEND RAPPELER SIMON, QUI SORT LE RETROUVER. UN TEMPS. IL REVIENT.

ANDRÉ

Qu'est-qu'il voulait ?

SIMON

Oh! rien de spécial. Disons qu'il voulait rassurer son professeur sur les effets de l'acide...

2

RETOUR EN ARRIÈRE. AU MOMENT DE L'ARRIVÉE DES PROFESSEURS CHEZ SIMON NEIGE, APRÈS UN "BANQUET" AU COLLÈGE, VERS NEUF OU DIX HEURES DU SOIR, DONC DEUX OU TROIS HEURES AVANT QUE LES ÉTUDIANTS N'ARRIVENT.

ÉCLAIRAGE B : LUMIÈRE AXÉE SUR LES PROFESSEURS, LES ÉTUDIANTS IMMOBILES, TOUT AU FOND DE LA SCÈNE.

LE DÉBUT, SINON LES DEUX OU TROIS PREMIÈRES PAGES DE CE DIALOGUE, SE DÉROULE RAPIDEMENT, COMME DANS LES TALK-SHOWS À LA TV OÙ TOUT LE MONDE A QUELQUE CHOSE À DIRE, ET PARLE EN MÊME TEMPS QUE TOUT LE MONDE.

SIMON

Qu'est-ce que vous buvez ?

CLAUDE

Qu'est-ce que tu as ?

SIMON

Pas grand'chose. Du scotch, du gin et bien entendu, de la bière.

CLAUDE

Je prendrais un scotch avec de la glace...

ÉVELYNE

On the rocks !

CLAUDE

...et un peu d'eau.

GUY

Et pas plus que le petit peu. Claude est fragile.

SIMON

Toi, Évelyne, qu'est-ce que tu bois ?

ÉVELYNE

Comme d'habitude. Un gin tonic.

GUY

(à Claude) Tu as eu la visite de Catherine ?

MARC

Moi, je prendrai une bière.

CLAUDE

(à *Guy*) Comment sais-tu ça ?

MARC

De quelle Catherine, parlez-vous ?

SIMON

Et toi, Guy, qu'est-ce que tu prends ?

GUY

(à *Claude*) C'est elle qui me l'a dit. (à *Marc*) Catherine Viger.

CLAUDE

Oui... Ça fait déjà deux ou trois fois, qu'elle passe me voir. Au bureau. Elle me parle de... Des cours. Elle n'est pas toujours facile; elle est même très dure. Elle n'admet aucune de nos positions.

SIMON

Guy, tu veux boire quelque chose ou non ?

GUY

As-tu du vermouth ?

SIMON

Je n'ai jamais de vermouth, Guy. Tu le sais.

MARC

Il a dit ce qu'il avait, tout à l'heure.

GUY

C'est vrai, Eh ben, alors, un cinzano.

CLAUDE

(à *Marc*) Tu connais cette Catherine ?

SIMON

Je n'ai pas de cinzano, Guy.

MARC

À peine. Je l'ai vue quelquefois, à la cafeteria, je pense. Je ne lui ai jamais parlé.

ÉVELYNE

Je n'aime pas cette fille.

GUY

Non ? Pourquoi ? Moi, je la trouve pas mal, je dirais même qu'elle est bien.

SIMON

Mon cher Guy, si tu veux quelque chose, tu t'en passeras.

IL SORT

GUY

Apporte-moi un gin, ça fera l'affaire.

MARC

Tien, tu as fini par vouloir une chose qu'il avait.

GUY

À Évelyne. Qu'est-ce que tu as contre Catherine ?

ÉVELYNE

Rien. Elle me paraît un peu apprêtée. Surtout quand elle est avec cet André. C'est comme s'il n'y avait qu'eux au monde!

CLAUDE

On serait jalouse ?

ÉVELYNE

Sûrement pas de son André.

GUY

Ils sortent ensemble ?

ÉVELYNE

Ils sont toujours ensemble.

GUY

C'est curieux, je ne les ai jamais vus ensemble.

ÉVELYNE

C'est que tu ne vois qu'elle!

CLAUDE

à Guy. Mais pourquoi elle t'a parlé de sa visite à mon bureau ?

GUY

Ah! rien de particulier. Elle te trouve amusant, paraît-il. Elle dit que tu admets tes torts.

CLAUDE

Mais je rêve. Ou c'est elle qui rêve. Je passe mon temps à lui dire que je reste sur mes positions, qu'il est impossible de discuter avec elle. Elle tient mordicus à ses idées. Alors, je l'écoute.

ÉVELYNE

Justement. Si tu l'écoutes, sans rien dire, elle se dit que tu es d'accord. Les femmes prennent souvent le silence des hommes pour un acquiescement...

CLAUDE

J'acquiescerais à quoi ?

MARC

À ses charmes, peut-être...

GUY

Pour ce qui est de nos charmes, elle semble préférer ceux de Simon.

ÉVELYNE

Ah! oui ?

CLAUDE

Elle t'a dit ça, à toi aussi ? À chaque fois, elle me parle de lui. Si je le connais bien, quel âge il a. La première fois, je me suis dit qu'elle se trouvait des sujets de conversation.

ÉVELYNE

Claude ?

CLAUDE

Oui ?

ÉVELYNE

Simon est seulement un sujet de conversation ?

CLAUDE

Qu'est-ce que tu vas chercher, là ? Non, bien sûr. Mais je n'y voyais que des questions d'usage...

MARC

Ou susciter des rivalités entre nous.

CLAUDE

Une façon de meubler les silences. Il y a de longs moments où elle ne dit rien. Alors, on regarde les murs, ou je range des papiers sur mon bureau.

ÉVELYNE

Et elle reste *pensive* ? Comme au théâtre, quand il ne se passe rien ?

MARC

Une femme qui ne dit rien, prépare la prochaine question.

GUY

La question choc sur Simon.

CLAUDE

Ça se peut très bien. Ses questions arrivent au moment où je pense appeler à la maison.

GUY

Elles surgissent du plus profond de son être. Comme les questions de Simon sur son Bernard. On n'existe plus pour eux.

ÉVELYNE

De quel Bernard, parles-tu ?

GUY

Tu ne le connais pas.

CLAUDE

Tu te sens rejeté à ce point ?

GUY

Après un bref état de la question, je ne crois pas en souffrir, mais ce n'est pas moi, qu'elle préfère. Cette Catherine ne parle que de Simon. Simon par-ci, Simon par-là...

CLAUDE

Et Simon te parlerait plutôt de Bernard.

MARC

Dis-lui donc, d'aller le voir, son cher Simon.

GUY

À Bernard ?

MARC

Mais non. À Catherine.

GUY

Je lui ai demandé pourquoi elle n'allait pas le voir, si elle voulait tant savoir ce qu'il faisait, ce qu'il avait écrit, où il passait ses vacances...
Name it!

SIMON REVIENT AVEC UN PLATEAU, ET SERT SES INVITÉS.

SIMON

Et qu'a-t-elle répondu ?

CLAUDE

Tu as tout entendu ?

SIMON

À peine. Je ne sais pas de qui il s'agit.

ÉVELYNE

De Catherine Viger. Tu la connais ?

SIMON

Oui, un peu. Elle est souvent avec le groupe de Charles Normandea.

GUY

Tu veux savoir ce qu'elle a répondu ?

SIMON

Mais oui.

GUY

Qu'elle respectait ton travail, à toi!

CLAUDE

Et le nôtre, on n'en parle pas.

UN SILENCE. IL ÉTAIT PRESQUE TEMPS.

SIMON

On devrait faire un voyage au haschisch.

CLAUDE

Tu veux te mettre à la portée des élèves ? Moi, je n'y tiens pas.

ÉVELYNE

Cette Catherine en prend, d'ailleurs. Non ?

MARC

Tu nous demandes ça, pour nous épater ?

SIMON

Qui juge bon de changer de sujet. Tout le monde est servi ? Dites-le moi quand vos verres sont vides.

CLAUDE

Mais, mon cher, tu t'en rendras compte, toi-même...

3

ON REVIENT AUX ÉTUDIANTS. APRÈS LE DÉPART DE CHARLES.

ÉCLAIRAGE A

GÉRARD

On trouvait pas Charles. C'est pour ça, qu'on n'arrivait plus.

SIMON

Il est trop occupé ?

GÉRARD

Il n'était pas chez lui. Chez lui, on nous a dit qu'il était au restaurant. Il n'y était pas. On est allé chez ses amis. Pas là, non plus. Introuvable.

SIMON

Vous auriez dû laisser faire, au lieu de perdre votre soirée à le chercher.

BERNARD

C'est ce qu'on a fait. Si on l'a rencontré, c'est par hasard.

CATHERINE

Faut toujours qu'il dise tout.

BERNARD

Eh! ben quoi ? C'est la vérité.

SIMON

Vous n'êtes pas né et mis au monde pour me trouver du haschisch.

GÉRARD

On en voulait, nous aussi.

SIMON

Vous voulez le fumer, ici ? Aucun problème, ils sont partis.

ÉVELYNE

Mais je les sens ! Une atmosphère de scotch et de profs.

ANDRÉ

Ils ont pris leurs précautions; ils l'ont fumé chez Gérard.

CATHERINE

Ça ne paraît pas ?

SIMON

En tout cas, je ne m'en suis pas aperçu. Je croyais que vous veniez tout juste de l'acheter.

BERNARD

Ça fait une heure.

SIMON

Vous avez fait ça vite.

GÉRARD

On voulait être en meilleure forme.

ANDRÉ

Moins gênés devant mademoiselle Cardier.

BERNARD

Charles, c'est pas nous.

GÉRARD

à *Simon*. Alors, vous prenez quoi ?

BERNARD

Il faudrait de la musique, ici.

SIMON

Oui, oui, je m'en occupe... à *Gérard*. Je ne sais pas quoi faire. Je parle du LSD... Je me sens fatigué.

CATHERINE

À l'acide, vous en avez pour une dizaine d'heures.

SIMON

Mais je saurais ce qu'il en est. Je pourrais écrire là-dessus, qui sait ?

GÉRARD

Et vous ne saurez plus où vous en êtes.

BERNARD

C'est pas sûr.

SIMON

Je ne sais déjà plus où j'en suis. Vous ne pouvez pas savoir comme les collègues ont été charmants. Ils ont tout fait... Non, ils n'ont pas tout fait... Ils m'ont démolé quand même. Heureusement que vous êtes arrivés.

BERNARD

Tu devrais pas en prendre, alors.

GÉRARD

Vous le prendrez une autre fois. Fumez du hasch.

SIMON

Voyage pour voyage, ils seront tristes, tous les deux.

BERNARD

Mais on est là. On a l'air de gens tristes ?

SIMON

Oui, tu es là. Si je... Si j'exagère un peu trop, tu m'arrêteras ?

CATHERINE

Qui coupe la parole à Bernard. Il n'y a pas que Bernard, pour s'occuper de ... s'occuper de toi.

SIMON

Ok. Je m'en remets à vous.

ANDRÉ

Comme un enfant...

SIMON

Ne relève pas l'allusion. On avale ça avec de l'eau ?

GÉRARD

C'est préférable.

SIMON SORT.

LES TROIS ÉTUDIANTS JOUERONT LES CONSPIRATEURS PENDANT QUELQUES RÉPLIQUES.

CATHERINE

Vous savez qui c'est, les deux hommes de l'auto ?

GÉRARD

Je les ai vus. Une fois.

CATHERINE

J'aimerais savoir qui c'était.

ON ENTEND DE LA MUSIQUE DE BACH.

GÉRARD

Ah! non. Pas c'te musique.

ANDRÉ

Ça nous changera de la tienne.

CATHERINE

Est-ce qu'ils nous ont suivis jusqu'ici ?

BERNARD

Tu t'en fais avec rien. C'était... des obsédés sexuels!

CATHERINE

Ah! toi! Tu vois des obsédés partout.

SIMON REVIENT

SIMON

Voilà! C'est fait. Le destin suit son cours.

ANDRÉ

Y'a pas de destin. On vous empoisonne... Et vous savez qu'ils ont été suivis ?

SIMON

Quoi? Par la police ?

BERNARD

Non, non, non. Pourquoi tu lui as dit ça ?

ANDRÉ

Il doit savoir ce qui se passe, si jamais...

SIMON

Si jamais quoi ? La police viendrait ici ?

GÉRARD

Si tu commences à avoir peur de la police, tu en as pour le restant de ton voyage.

SIMON

Expliquez-moi, et je ne craindrai rien. Où avez-vous acheté tout ça ?

BERNARD

Dans la rue, près du parc. Tu connais le restaurant, au milieu du parc ?

SIMON

Oui. Vaguement.

BERNARD

C'était à la hauteur du restaurant.

ANDRÉ

Comme s'il sortait de léthargie. Il ne vit pas dans le monde; il connaît vaguement l'idée du restaurant.

CATHERINE

C'est pas l'important.

SIMON

Qu'est-ce qui s'est passé dans la rue ?

ON POURRAIT REMPLACER, ICI, LA MUSIQUE DE BACH OU UNE AUTRE, PAR UNE AUTRE COMPOSÉE POUR UN TEXTE CHANTÉ, À LA CRÉATION, PAR LE GROUPE ROCK, *DIONYSOS*. CE TEXTE DONNE UNE IDÉE DE CE QU'ON PENSAIT DES "NARKS", À L'ÉPOQUE...

BERNARD AURA SUBITEMENT LE FOU RIRE, ET POURRAIT IMPROVISER DES MOUVEMENTS SUR LE RYTHME DE LA MUSIQUE, ETC.

Dans la rue du Parc
Y'a un'grosse auto
Pour nous surveiller
Dans la rue du Parc

Dans la grosse auto
Y'a deux gros messieurs
Pour nous emmerder
Dans la grosse auto

Dans les gros messieurs
Y'a pas grande idée
Y'a des yeux bandés
Dans les gros messieurs

Dans leur p'tite idée
Y'a grande pitié
Deux pitiés d'enfant
Dans leur p'tite idée

Dans leur grand'pitié
Y'a un coeur qui bat
Pour leurs deux mamans
Dans leur grand'pitié

Dans leur coeur qui bat
Y'a un amour d'enfant
Qui fait bien pitié
Dans leur coeur qui bat

Dans ces p'tite enfants
Y'a la peur de vivre
Malheureux destin
Dans ces p'tite enfants

Dans la peur de vivre
Y'a deux gros messieurs
Bien dissimulés
Dans la peur de vivre

BERNARD

D'un ton plus ou moins rêveur, ironique ou même enfantin... Il ne s'est rien passé dans la rue du parc. C'était la nuit, le silence. Nos voix froissaient et brisaient les arbres, les feuilles et les branches. Il ne s'en rien passé dans la rue du parc.

GÉRARD

On l'a perdu.

BERNARD

Pas perdu. Retrouvé! Je suis parmi vous, avec vous, en vous. Il ne s'est rien passé dans la rue du parc.

ANDRÉ

Pendant qu'ils achetaient vos drogues, deux hommes les surveillaient dans une auto.

BERNARD

Non, André. Une auto était stationnée dans le parc et deux hommes étaient assis dans l'auto. Nous n'en savons pas plus.

GÉRARD

S'ils nous surveillaient, ils nous auraient arrêtés.

CATHERINE

Ils se contentent de nous repérer. Ils nous ont peut-être même suivis jusqu'ici.

BERNARD

Voulez-vous savoir ce qui s'est passé dans la rue du parc ?

CATHERINE

Bernard, arrête. Je ne veux pas savoir ce qui s'est passé dans la rue du parc.

SIMON

à Catherine. Pourquoi ils vous auraient suivis ?

CATHERINE

J'y peux rien. J'ai peur quand ils achètent du hasch au vu de tout le monde. Encore, ce soir. Je me suis rendue au bord de l'eau, pendant que Charles réglait tout ça avec son vendeur.

BERNARD

Qui vient au bord de l'eau avec moi ?

CATHERINE

J'ai vu deux hommes, dans l'auto, qui les regardaient faire. Quand je suis retournée près de Charles et de... Bernard...

ANDRÉ

J'étais là, moi aussi.

CATHERINE

... ils m'ont suivie de près, dans l'auto, pendant une minute ou deux. Et tout à coup, ils se rendaient plus vite au coin suivant, stoppaient, et recommençaient.

BERNARD

Qui vient au bord de l'eau avec moi ?

CATHERINE

Nous revenons du bord de l'eau, Bernard.

GÉRARD

Je ne savais pas qu'ils t'avaient suivie, qu'ils nous attendaient; tu l'avais pas dit...

CATHERINE

Je suis sûre qu'ils nous ont vus entrer ici.

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la rue du parc... Nous revenons du bord de l'eau, à la queue-leu-leu, et je me tais. Dans la rue du parc. Point.

SIMON APERÇOIT LE MORCEAU DE HASCH SUR UNE TABLE.

SIMON

à *Gérard*. Tu veux me cacher ça, le mieux possible ? Et ne me dis pas où.

GÉRARD

Je vais le cacher dans...

SIMON

Je ne veux pas le savoir. Tu me le diras, demain.

GÉRARD

Je peux mettre d'autre musique.

SIMON

Mais oui, mais oui, mets le disque que tu voudras.

GÉRARD SORT.

SIMON

à *Catherine*. Je ne savais pas que tu en prenais, toi aussi.

CATHERINE

Ça vous embête ?

SIMON

Non, non. Je suis surpris, c'est tout. Je sais même pas pourquoi je suis surpris.

CATHERINE

Pourquoi pas ? Et vous, vous en avez déjà fumé, non ?

SIMON

Une fois. Je n'ai pas détesté. Et pas aimé, non plus. Comme je ne comprends plus pourquoi j'ai pris de l'acide. Veux-tu bien me dire, Catherine, pourquoi j'ai pris cet acide ?

NOUVELLE MUSIQUE D'AMBIANCE "PSYCHÉDÉLIQUE"... ON DOIT HAUSSER LA VOIX.

SIMON

Bernard, tu as déjà pris de l'acide ?

BERNARD

Non. Même pas au bord de l'eau.

SIMON

Tu aurais dû m'en empêcher.

BERNARD

Je t'ai dit que tu devrais pas en prendre.

SIMON

J'aurais dû t'écouter.

BERNARD

Les professeurs ne sont pas obligés d'écouter les étudiants.

SIMON

Il va arriver quelque chose...

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la rue du parc. Il arrivera rien. Je me sens bien.

UN TEMPS.

SIMON

les yeux dans le vide. Les gens viennent et repartent...

4

**ON REPREND LA DISCUSSION CHEZ LES PROFESSEURS.
ÉCLAIRAGE B**

SIMON

Alors, ça vous dit pas de fumer du haschisch ?

GUY

Écoute donc, toi ? Tu n'en aurais pas acheté ?

ÉVELYNE

Tu en as ici ?

SIMON

Je n'en ai pas acheté, et j'en ai encore moins, ici.

MARC

Alors, pourquoi en parler ?

CLAUDE

Pauvre Simon! Un travailleur comme lui, qui ose mentionner la possibilité de créer un paradis artificiel!

ÉVELYNE

Moqueuse. Baudelaire, monsieur! *Mais de but en blanc* : Dis donc, est-ce que ton Bernard en prend ?

LÉGER MOMENT DE SURPRISE.

SIMON

Il se pourrait, Évelyne, que Catherine Viger soit avec eux.

ÉVELYNE

Qui ça, eux ?

SIMON

Il faudrait que je vous explique, je pense. Vous fasse le *status questionis*...

MARC

C'est ça, mon petit Simon, explique-nous tes belles idées pédagogiques.

SIMON

Oh! je ne doute pas mon cher Marc, l'abbé en civil, préfèrerait une dissertation sur mes rêves.

MARC

Tu construis des rêves ? Première nouvelle. Quand la Catherine apprendra ça, elle va devenir freudienne.

SIMON

Ouais... Passons. Elle ferait mieux d'interpréter ton freudisme en fumant du hasch.

GUY

J'ai de plus en plus l'impression que tu as préparé quelque chose d'illégal et de malsain.

SIMON

Je n'ai rien arrangé. La preuve : je vous en parle. Des étudiants vont arriver d'une minute à l'autre.

MARC

Tu invites des étudiants, et des étudiantes, chez toi ?

GUY

Pourquoi il ne le ferait pas ?

CLAUDE

Je n'aime pas mêler ma vie privée à la leur.

ÉVELYNE

Qu'est-ce que cette Catherine, et les autres, viennent faire ici ? Avec Bernard, je suppose ?

SIMON

Catherine, Catherine, je ne sais même pas si elle sera là. C'est du domaine du possible, et tout autant de l'impossible.

MARC

Dis-nous ce qu'ils viennent faire.

SIMON

C'est pas vraiment pour ça, mais c'est aussi, qu'ils nous apporteraient..., non, c'est plutôt qu'ils viendraient nous vendre ce dont je vous ai parlé. Voilà.

GUY

Ils veulent en fumer avec nous ?

CLAUDE

Ah! ça, jamais.

MARC

Et ils viennent ici, sans qu'ils sachent... Sans que TU saches, si on le veut ou non ?

CLAUDE

Je ne comprends pas pourquoi tu les as invités en même temps que nous.

SIMON

On croirait que l'ennemi est à nos portes...

GUY

Exactement. La belle Catherine.

ÉVELYNE

Lentement. Je dois reconnaître..., j'avoue même que ça m'intéresserait d'en fumer, mais je ne tiens pas à ce que demain tout le collègue le sache.

SIMON

Donc, tu n'en veux pas.

ÉVELYNE

Qu'ils te le donnent à la porte.

CLAUDE

C'est vrai, ils n'ont pas à savoir qui est ici.

SIMON

Vous préférez que je sois responsable de tout.

MARC

Dans mon petit traité sur la responsabilité, on soutiendrait que tu leur as dit que tu en voulais. Alors, ça n'augmente pas ta responsabilité, qu'on en veuille ou pas.

CLAUDE

Et les étudiants, on te les laisse. Même Catherine.

ÉVELYNE

Surtout, Catherine.

SIMON

Tu es jalouse ?

ÉVELYNE

Jalouse d'une petite fille ? Tu y as pensé à deux fois ?

SIMON

Tu ne l'aimes pas. Régulé, compris.

GUY

Je dirais que c'est de l'indifférence féminine.

SIMON

À Évelyne, qui fait la moue. À moins que tu veuilles la garder pour toi.

ÉVELYNE

Du tac au tac. Est-ce que je te demande si tu aimes les garçons ?

SIMON

Excuse-moi, Évelyne. Je blaguais.

ÉVELYNE

Tu blagues tout le temps. Tu ne prends rien au sérieux.

SIMON

Et quand je suis contre les idées de notre directeur, je prends tout, trop au sérieux. Alors, pour l'amour, dites-moi ce que j'ai le droit de prendre au sérieux.

CLAUDE

L'amour, peut-être.

**UN TEMPS. MUSIQUE : REPRISE D'UNE MESURE OU DEUX DE LA
CHANSON *DANS LA RUE DU PARC ?***

SIMON

Même s'ils me le vendaient à la porte, Charles, et tout ce beau monde, savent que vous êtes ici.

ÉVELYNE

Tu diras à tes petits copains "libertaires", que nous préférons rester lucides.

CLAUDE

Que le travail nous attend, demain matin, ou quelques chose du genre.

MARC

À moins qu'on parte tout de suite. Je ne veux pas te priver de leur compagnie.

SIMON

Ah! j'ai tout compliqué. Vous restez ici. Je dirai que ça ne marche pas, que ça... Je m'arrangerai bien.

GUY

Ou tu leur dis de monter, de prendre un verre. Ça mettrait un peu de vie.

MARC

Et nous, on n'est pas vivants ? Toi aussi, tu cherches la chair fraîche ?

SIMON

Ah! laisse la chair tranquille. Et vous pensez qu'avec vous, ou moi, ils auraient l'envie de se montrer pleins de vie ?

GUY

Ah! mais parle pour toi. Je leur parle souvent en dehors des cours, à ton Bernard, à ta Catherine, et je n'ai pas l'impression de les ennuyer à ce point.

CLAUDE

Guy, tu te trompes. Simon nous l'a dit. Avec nous, ils feraient les morts.

SIMON

Je n'ai rien dit qui vaille.

MARC

À quelle heure, ils doivent arriver ?

SIMON

Huit heures, huit heures et demie. Ils devraient déjà être là.

ÉVELYNE

Il est presque neuf heures.

SIMON

Ils n'en ont pas trouvé. Buvons, ça nous remettra.

CLAUDE

Simon a manqué sa soirée.

MARC

Y a rien à boire, dans cette maison ?

SIMON NE RÉPOND RIEN. MARC VA SE SERVIR À BOIRE.

ÉVELYNE

Mon verre est vide, Simon.

SIMON NE BOUGE PAS.

Tu ne veux pas me servir à boire, Simon ? Mon verre est toujours vide.
Moi aussi, je veux me "remettre".

SIMON

Fais comme Marc. Sers-toi.

CLAUDE

Si on ne le faisait pas, on serait assoiffé à la fin de la soirée.

SIMON

C'est ça, dites que vous n'avez rien à boire.

ÉVELYNE

Simon, je te parlais.

SIMON

Oui, j'ai entendu.

ÉVELYNE

J'aimerais que toi, tu me verses de l'alcool dans mon verre, vide.

CLAUDE

Tu fais des manières ?

ÉVELYNE

Mêle-toi de ce qui te regarde, Claude Levert. Alors, Simon ? Que te faudrait-il pour aimer les gens, ce soir ?

SIMON

Si cela te fait plaisir.

**IL VEUT PRENDRE SON VERRE. ELLE REFUSE ET SE LÈVE POUR
ALLER SE SERVIR,**

ÉVELYNE

Tu seras toujours incapable d'aimer qui que ce soit.

SIMON

Qu'est-ce que tu as, tout à coup ? Pourquoi tu me dis ça, aujourd'hui ?

MARC REVIENT, ET CLAUDE, ET GUY.

ÉVELYNE

Ce soir, qu'est-ce que je pourrais dire d'autre ?

SIMON

Qu'est-ce qu'il y a de si particulier, ce soir ?

ÉVELYNE

Oh! rien. Il pleut!

GUY

Évelyne! Il ne pleut pas.

ÉVELYNE

Et moi, je veux qu'il pleuve. Qui nous dit qu'il ne pleut pas ? On a même vu de la pluie en plein hiver.

MALAISE. NOIR COMPLET.

5

NOUVEL ÉCLAIRAGE, ÉCLAIRAGE C. SIMON SEUL.

SIMON

En plus, je voudrais que tout le monde aime l'hiver, comme s'il fallait que tout le monde aime l'hiver, que les gens aiment ce que j'aime... Simon Neige, quel nom ridicule! Et qu'on m'aime aussi, bien sûr. La seule histoire d'amour qui vaille la peine de se raconter, c'est l'amour qu'on a pour soi-même. Quelle histoire ridicule! Non! Le seul plaisir qui compte dans la vie, est de vivre seul et d'envoyer ce qu'on veut dire aux gens, par la poste. Sur le coup, ils sont contents; ils sont même émus; ils ont un gage de mon affection pour eux, et pour elles. Mais un jour viendra, où je n'aurai plus rien à dire; je ne me rappellerai plus le visage des humains et, enfin, je n'aurai plus rien à aimer.

6

**SUR UN GRAND ÉCRAN OU PLUSIEURS, DÉFILENT LES STROPHES
D'UNE CHANSON, LA CHANSON DU DÉLIRE. LE TEXTE SEUL
SUFFIRAIT. MAIS C'EST SELON...**

L'ombre du délire
Sur la peur d'une ombre
Mon souffle sur les cordes du temps

Basilique noire
Rose basilique
Mon corps sur les lames de la mer

Matin des chevaux
Soleil du matin
Mon coeur dans les brumes de la nuit
Fenêtre entrouverte
Aux yeux des fenêtres
Mes pieds au creux des couleurs des flammes

Forêt endormie
Rêve de forêts
Mes yeux entre les feuilles de lune

Neige sur mes pas
Sommeille la neige
Ma bouche a l'écorce des étoiles

La hache à l'épaule
Tranchant de la hache
Mon amour sans toi bat la campagne

Oracles obscurs
Un cercle d'oracles
Mes deux mains sur les yeux de ma mort

Grands yeux de l'espace
Regard aux grands yeux

Laissez-moi toujours mourir heureux

7

RETOUR AUX ÉTUDIANTS. ÉCLAIRAGE A.

UNE MUSIQUE PSYCHÉDÉLIQUE S'ARRÊTE BRUSQUEMENT

GÉRARD

Il se promène de long en large. Vous êtes ridicules. Et votre ridicule me rend ridicule. Avons-nous été suivis ? C'est ridicule. Tristes ? Encore plus ridicule. Vous vous aimez ? C'est ridicule. Je n'aime rien autant que le ridicule.

Cependant, l'autre jour, j'ai conçu une pensée : je ne pouvais concevoir un être que s'il était imparfait, parce que l'être parfait m'enlèverait l'envie de rire, et il n'y aurait plus rien de ridicule. Exit la perfection!

CATHERINE

Je comprends pas tout, mais Gérard, je te trouve génial!

GÉRARD

Le génie est ridicule. Je suis génial. Gérard est ridicule.

ANDRÉ

QUI PASSE SON TEMPS À REMPLIR SON VERRE.

Ah! cesse de dire le mot ridicule.

GÉRARD

Quel mot ? J'ai dit des phrases, pas un seul mot. Il est drôle, lui. Je dis un seul mot, à l'entendre parler. André, je peux dire plusieurs mots qui forment la structure d'une phrase géniale, par leur propriété grammaticale, par leur agencement syntaxique. Tu vois, je viens de faire une phrase ridicule. Toute une de ces phrases! Je ne pourrais pas recommencer.

ANDRÉ

Ne t'avise pas de recommencer.

SIMON

Gérard, du calme.

GÉRARD

Bien, monsieur. Je suis calme, et tranquille

SIMON

Dis-moi, Bernard, ce que tu penses d'un rêve que j'ai fait.

BERNARD

Au bord de l'eau ?

SIMON

Où tu voudras. Mais je l'ai fait en dormant. J'ai rêvé d'un pays où les maisons étaient des prisons. C'est moi qui les construisais, du matin au soir. Je ne crois pas aux rêves, mais dis-moi ce que tu penses de ce rêve.

BERNARD

C'est facile. Ce n'est pas un rêve. Je vous ai vu l'inventer au bord de l'eau.

SIMON

Quand je te parle, je n'invente rien.

BERNARD

C'est encore plus facile. On doit sortir des maisons qui sont des prisons, et aller au bord de l'eau.

SIMON

Tu y tiens, à ton bord de l'eau. Par où se rend-on à ton bord de l'eau ?

BERNARD

C'est dans la rue du parc.

ANDRÉ, QUI SE PROMENAIT SANS ARRÊT, DEPUIS UN BON MOMENT, SE PLACE ENTRE BERNARD ET SIMON. MUSIQUE EN SOURDINE.

ANDRÉ

Je vais vous dire pourquoi je suis venu chez vous. Bernard m'a dit que c'était votre anniversaire, aujourd'hui.

SIMON

Mais Bernard, ce n'est pas mon anniversaire. C'est dans deux semaines

ANDRÉ

Presque découragé. Ce n'est pas votre anniversaire ?

BERNARD

Qui ne se démonte pas. On reviendra dans deux semaines, André. Y a rien là.

SIMON

Vous veniez donc pour ça, alors ?

BERNARD

Une autre raison... Une excuse, si tu veux.

ANDRÉ

Non, non, non. C'est moi qui ai eu l'idée. On était au club Marano, j'étais avec eux, Catherine, Bernard, Charles, et les autres, et je me soulais, parce

que je m'ennuyais. Catherine m'en empêchait, mais j'avais décidé de boire mes malheurs et mes soucis, jusqu'à la lie, comme on dit

CATHERINE SURGIT TOUT À COUP.

CATHERINE

Tu fais toujours ce que tu veux, et je n'ai rien empêché.

ANDRÉ

Comme toujours.

SIMON

Mais...

ANDRÉ

Laissez-moi expliquer pourquoi je suis venu ici. Comme je disais, je me suis soûlé.

SIMON

Je m'en suis aperçu.

ANDRÉ

Moi, je le dis. Je n'aime pas que vous le disiez.

SIMON

Excuse-moi. Je ne voulais pas te blesser.

ANDRÉ

Excusez-vous pas. Je vous en veux pas. J'aime que les choses soient claires. Vous comprenez ?

SIMON

D'accord avec toi. Je pense la même chose.

ANDRÉ

Je me suis soûlé, et on s'est mis à parler de vous. Et Bernard a parlé de votre anniversaire, aujourd'hui.

BERNARD

Je croyais, que c'était son anniversaire.

ANDRÉ

Essaye pas. Tu l'as dit, ou tu l'as pas dit ? J'ai des témoins. T'as dit que c'était son anniversaire.

BERNARD

Je l'ai dit, oui. T'es content, heureux, jusqu'à la lie ?

ANDRÉ

Il s'agit de dire ce que t'as dit. Bon. Quand j'ai su ça, j'ai été content, heureux, comme dit Bernard. C'est aussi mon anniversaire, aujourd'hui.

SIMON

Non! Eh! bien, bon anniversaire, André.

**ÉCHANGE DE POIGNÉES DE MAINS OU MÊME ACCOLADE BRUSQUE,
DE LA PART D'ANDRÉ.**

ANDRÉ

Merci, Simon. Vous permettez que je vous appelle Simon ?

SIMON

Mais oui. Aucun problème.

ANDRÉ

Quand j'ai su que nos anniversaires tombaient le même jour, ça m'a fait plaisir et je vous dis que ça me fait plaisir, parce que vous..., parce que toi, t'es pas un professeur comme un autre. *Subitement déçu*. Mais je me trompais. *À Bernard*. Veux-tu bien me dire pourquoi tu m'as dit que c'était son anniversaire, quand ce l'est pas ? Ça me déçoit. Mais j'arrête, je n'en parle plus.

SIMON

C'est un peu ça, la vie, André.

**SIMON DEVIENT AGITÉ, NERVEUX, INCAPABLE DE SE
CONCENTRER.**

ANDRÉ

Mais tu ne la trouves pas assez bête comme ça ? Pourquoi tu as pris de l'acide ?

SIMON

Pourquoi je n'en aurais pas pris ? Et tu sais, je me sens très bien, mieux que j'aurais pensé.

ANDRÉ

C'est pas une façon de répondre. Pourquoi en as-tu pris ?

SIMON

Je ne sais que te dire. J'aimerais que tu comprennes, sans que j'aie à le dire.

ANDRÉ

Comprendre quoi ?

SIMON

Je ne sais pas. Comprendre. On n'a rien à se faire expliquer, quand on comprend les gens.

ANDRÉ

Le professeur doit me dire ce que je ne comprends pas, pour que j'essaie de le comprendre.

SIMON

Je ne suis pas ton professeur, ici. Ah! et puis, je ne suis pas capable de discuter avec toi. Tu ne comprends pas.

ANDRÉ

Tu deviens fou, ou quoi ?

SIMON

Qui se met à rire. Moi, je deviens fou ? Tu me fais rire. J'ai l'impression que c'est toi, qui deviens fou. Tu cherches des choses qu'il ne faut pas chercher. Ne jamais chercher ce qu'on ne doit pas trouver. On l'a ou on ne l'a pas.

ANDRÉ

On a quoi ?

CATHERINE

André, laisse-le parler. Tu parles à quelqu'un qui pense tout haut.

ANDRÉ

Il parle tout seul, alors.

CATHERINE

Mais non, il se parle. Se raisonner, c'est se parler. Ah! viens par ici, c'est pas le moment de vouloir tout comprendre.

ANDRÉ

Vous êtes tous devenus fous.

GÉRARD

Nous ne sommes pas fous, André. Nous sommes ridicules.

**GESTES D'IMPATIENCE DE PART ET D'AUTRE. CATHERINE
RETIENT ANDRÉ.**

8**RETOUR AUX PROFESSEURS. ÉCLAIRAGE B.
SEULS, DANS LE CERCLE DE LUMIÈRE, SIMON ET GUY. ON PEUT
ENTENDRE DES ÉCLATS DE VOIX, VENANT DES ESPACES PLUS
SOMBRES.**

GUY

Tu sais, le voyage me tentait. Même si les étudiants avaient été là.

SIMON

Oh! c'est mieux que rien ne soit arrivé. On aurait dit ou entendu des choses regrettables.

GUY

Claude et Marc en auraient peut-être entendu de belles, sur leurs cours.

SIMON

Mais quand on fume, on ne pense pas tellement aux autres... À moins que le corps des autres nous attire! *En riant* : Mais, alors, est-ce qu'on pense encore, qu'on peut penser. Et dis-toi que je n'te visais pas, en disant qu'on ne les amuserait pas.

GUY

Je me demandais aussi...

SIMON

Ça me prend souvent, tu l'sais. Tout expliquer, tout dire. Surtout, tout dire, et mettre tout le monde dans le même paquet.

GUY

Oui. Quelquefois, dire un mot de moins, ça arrange les choses.

SIMON

Ça nous échappe. Comme dans un rêve, où je n'aurais aucune prise sur ce qui m'entoure. L'autre nuit, j'ai rêvé que je brisais tout ce que j'avais sous la main ou dans la main. Le pire, c'est qu'on m'obligeait à toucher à tout.

GUY

Quelqu'un que tu connaissais ?

SIMON

Ce serait rassurant de pouvoir dire que c'était Marc, ou Évelyne, ou même toi, mais je ne voyais pas qui c'était. À la fin, quelqu'un m'a expliqué, comme dans une tragique dynamique de groupe, que tout était de ma faute.

SIMON

L'essentiel était que tu te réveilles!

SIMON

Un jour, je ne m'en réveillerai pas. Vous me retrouverez dans les débris.

GUY

Tu vas mourir comme tout le monde, ça, c'est sûr.

SIMON

Je ne parlais pas de la mort. Non. Je ne crois pas. Ma vie serait comme bloquée, là, dans...

SURVIENNENT ÉVELYNE, CLAUDE ET MARC.

ÉVELYNE

On se fait des confidences ?

GUY

On parlait de toi.

ÉVELYNE

Ah! oui ? Qu'est-ce que vous pouviez bien dire ? Tu parles de tes collègues féminines, Simon ?

9

RETOUR AUX SCÈNES AVEC LES ÉTUDIANTS. UNE MUSIQUE INFERNALE, TONITRUANTE. ON SONNE À LA PORTE. CATHERINE VA OUVRIR.

ÉCLAIRAGE A, OÙ DOMINE UN HALO DE LUMIÈRE JAUNÂTRE OU BLEUÂTRE.

GUY ET ÉVELYNE ARRIVENT CHEZ SIMON. CATHERINE S'EST ÉCLIPSÉE. SIMON SEMBLE DÉSEMPARÉ, NE RIEN COMPRENDRE À LEUR PRÉSENCE.

SIMON

Qu'est-ce que vous faites ici ?

ÉVELYNE

On peut rester, oui ?

SIMON

Vous ne partez pas ?

GUY

Mais Simon, on arrive!

SIMON

C'est vrai. Vous arrivez. On a sonné. Qu'est-ce que je vous sers ? Ah! mais non. Vous devriez aller vous servir vous-mêmes.

GUY

Simon, tu n'as pas autre chose à nous offrir ?

SIMON

J'ai la même chose que tout à l'heure, du gin...

GUY

Je ne parle pas d'alcool. Mais de la même chose que toi.

ÉVELYNE

Moi, Simon, je ne suis pas revenue pour cela.

CATHERINE S'ÉTAIT RAPPROCHÉE.

CATHERINE

Pourquoi êtes-vous venue, alors ?

ÉVELYNE

Pardon, mademoiselle ?

SIMON

Ah! tu ne vas pas commencer!

ÉVELYNE

Commencer quoi ?

SIMON

Tu sais ce que je veux dire.

ÉVELYNE

Je ne suis pas sûre que tu saches ce que tu dis.

CATHERINE

Laisse faire, Simon. Elle ne m'a rien dit de...

ÉVELYNE

On t'appelle Simon ?

CATHERINE

Vous voulez que je l'appelle Marcel ?

GUY

J'aimerais faire l'expérience que tu fais. Est-ce qu'il en reste ?

SIMON

Mais j'ai tout pris. Tant qu'à faire l'expérience, autant la faire au complet.

ÉVELYNE

Lui, qui était revenu pour cela...

SIMON

C'est vrai, vous étiez partis, et vous êtes revenus. Pourquoi ? Moi, ça va, je suis bien, je suis seul.

ÉVELYNE

Seul, avec Catherine.

SIMON

Depuis que vous êtes arrivés, ils ne sont plus là, je ne vois que vous. Quand on n'aime pas quelqu'un, on ne le poursuit pas. Je suis retranché quelque part, vous m'entendez ? Je suis retranché dans une sorte d'espace où vous n'étiez pas. Vous avez tout saccagé.

TOUS LES ÉTUDIANTS SE TROUVENT GROUPÉS AUTOUR DE GUY, D'ÉVELYNE ET SIMON.

ÉVELYNE

Quand on aime quelqu'un, et qu'on a peur de l'avoir blessé, on revient, Simon. Je suis revenue parce que je m'demande ce que tu penses de moi... Je n'aime pas ce que tu sembles penser de moi, et j'aimerais que tu ne le penses plus, bon. Simon, ce doit être... Ça n'a pas été facile de revenir.

GUY

Nous étions chez Claude. On a continué à se demander pourquoi tout cela est arrivé. Claude a pensé te téléphoner... On a craint que tu raccroches.

ÉVELYNE

C'est toi, qui n'as pas tendu la main à Marc.

SIMON

J'en étais incapable. Je suis incapable de tout. Laissez-moi tranquille.

BERNARD

Vous allez continuer sur ce ton, toute la nuit ?

GUY

Il a raison. Simon, on devrait oublier tout cela. Et on t'accuse de rien. J'te dis même pas que t'es pas dans ton état normal, ce qui est un peu le cas, mais moi aussi, j'aimerais tenter l'expérience de n'plus être comme avant. Comprends qui pourra. Si je suis revenu, c'est pour fumer du hasch. Trouve ça étrange, si tu veux, mais je tiens, et je ne suis pas le seul, à finir la soirée avec toi. Je me sens déjà "parti".

BERNARD

Vous êtes les bienvenus, Gérard a décidé que tout le monde était ridicule.

SIMON

À Guy. Tu vois, c'est bête. J'allais te dire merci, et je n'ai pas pu te le dire.

GÉRARD

Le ridicule ne dit jamais merci, Simon.

SIMON

Toujours à Guy. Comment savais-tu que les étudiants étaient ici ? On croyait qu'ils ne viendraient plus, avant que vous partiez...

ÉVELYNE

Je les ai vus entrer chez toi. Avant d'aller chez Claude, nous sommes restés longtemps à parler, près de l'auto.

CATHERINE

Subitement. Vous avez vu deux hommes dans une auto, dans la rue, devant la maison ?

ÉVELYNE

Je ne me souviens pas... Je ne pense pas.

GUY

Mais si, rappelle-toi. Ils avaient un chapeau noir, comme des inspecteurs d'impôt.

ÉVELYNE

Je me rappelle... Oui, c'est ça, les chapeaux.

SIMON

Alors, voici, voilà. Vous avez été suivis, les amis.

ÉVELYNE

Nous ?

ANDRÉ

Non. Ceux qui ont acheté du hasch et de l'acide.

SURPRISE D'ÉVELYNE ET GUY.

SIMON

Oui, j'ai pris de l'acide, du LSD. *Aux étudiants.* Il vous reste du hasch ?

GÉRARD

On en fumait dans la cuisine, quand ils sont arrivés.

SIMON

Alors, Guy, ça se passe dans la cuisine.

GUY

J'ai l'impression de faire de l'espionnage.

GÉRARD

Ça vous passera.

GUY

Attendez! On s'entend ? Demain, vous ne m'aurez jamais vu dans la cuisine, OK?

BERNARD

Il ne s'est rien passé dans la cuisine, monsieur Levert.

GUY ET GÉRARD S'ESQUIVENT

CATHERINE

Et vous, mademoiselle Cardier, vous n'en fumez pas ?

ÉVELYNE

Oh! non. Il n'en est pas question. Même si vous me trouvez anormale.

BERNARD

Rien d'anormal là-dedans. C'est votre droit, mad... Je peux vous appeler Évelyne ?

ÉVELYNE

Vous êtes monsieur... Comment, déjà ?

BERNARD LEUR TOURNE LE DOS.

SIMON

Bernard!

BERNARD

Je vous laisse avec madame Cardier.

ÉVELYNE

Qu'est-ce qu'il a, celui-là ?

SIMON

Que veux-tu, ils sont habitués à plus de simplicité. Tu aurais pu, ce soir, seulement ce soir, accepter d'être Évelyne.

ÉVELYNE

On peut être simple, sans être familier. Moi aussi, Simon, j'ai des moments "incapables".

SIMON

Évelyne, dis-moi ton nom.

ÉVELYNE

Te dire mon nom ? Mais pourquoi ? Tu sais comment je m'appelle, tu viens de le dire.

SIMON

D'un ton, plus absent que suppliant, malgré le terme qu'il emploie. Il est nulle part. Évelyne, je t'en supplie. Dis-moi qui tu es, dis-moi que tu existes... Je doute que tu sois là, ici.

ÉVELYNE

Simon! Tu sais au moins que tu es là, toi ?

SIMON

Ne t'occupe pas de ce que je pense ni de ce que je dis... Non, je veux que tu t'occupes de moi... Pour une fois. Au lieu de tout compliquer, dis-moi ton nom.

ÉVELYNE

Simon, dis-moi ce que tu as!

CATHERINE S'EST APPROCHÉE.

CATHERINE

Dites votre nom. C'est ce qu'il vous demande.

ÉVELYNE

Mais je le sais bien, va. Je veux savoir ce qu'il a, c'est tout.

SIMON

Catherine! Tu es Catherine!

CATHERINE

Oui, je suis Catherine.

SIMON MONTRE ÉVELYNE

SIMON

Et elle ? Qui est-elle ?

CATHERINE

C'est... Évelyne.

ÉVELYNE

Évelyne Cardier.

SIMON

Pourquoi tu as ajouté Cardier ?

ÉVELYNE

Parce que pour elle, je suis Évelyne Cardier, voilà tout.

SIMON

Mais pour moi, tu es Évelyne, rien qu'Évelyne. Tu aimes la neige, tu l'as dit. Dis-moi encore que la neige tombe, qu'il est cinq heures du soir, qu'il tombe de la neige. Dis que c'est encore possible.

ÉVELYNE

Nous sommes en plein été, Simon.

SIMON

Je ne veux pas savoir si c'est l'été, l'hiver ou l'automne, mais si les choses que j'aime, existent encore. Ah! je sais que c'est idiot, savoir ou non si la neige existe, et je veux que tu le saches, que je sais que c'est idiot. Mais tu ne pourrais pas me dire que la neige existe encore, au moins de temps en temps ? Il n'y a que toi, qui le saches autant que moi.

CATHERINE

Dites-lui donc qu'il y a de la neige. Ce serait si simple.

ÉVELYNE

C'est justement trop simple. Il faut le raisonner. Simon, c'est moi, Évelyne. Je suis ici, parce que je savais que tu aurais besoin de moi, pour te sortir de... ce marasme.

SIMON

Je n'ai pas besoin de toi. Je n'ai jamais eu besoin de toi.

CATHERINE S'ESQUIVE.

ÉVELYNE

Stupéfaite. Simon, tu as besoin de quelqu'un, quelqu'un que tu aimes, quelqu'un qui t'aime.

SIMON

Je ne t'aime pas, Évelyne.

ÉVELYNE

Alors, qui aimes-tu ? La neige, la neige... Si je suis la seule à en parler comme toi, qui d'autre aimerais-tu ?

SIMON

Dans une sorte de crise de larmes (!). Je ne t'aime pas..., je ne t'aime pas. *Et il commence à fredonner,* "Ne me quitte pas, ne me quitte pas, avec un sourire aux lèvres.

ÉVELYNE

Partagée entre l'angoisse et l'espoir. Simon... Je n'ai pas compris, je pense. Je ne comprends pas exactement ce que tu veux dire.

SIMON

Excuse-moi, Évelyne... Je suis nulle part, et tu me laisses aller à la dérive. Tu ne m'as pas encore dit, si la neige existait. Je dois être sûr des choses.

ÉVELYNE REJOINT CATHERINE.

ÉVELYNE

Où est allé monsieur Levert, là, pour le..., le hasch ?

10

RETOUR AU DÉBUT DE LA SOIRÉE, OÙ LES PROFESSEURS SONT ENTRE EUX. ÉCLAIRAGE B.

SIMON

J'ai vu un film, hier soir, qui m'a obligé, vous allez sans doute trouver ça idiot, à me poser des questions sur la façon dont on me perçoit, ou encore, sur la façon dont, moi, je percevais les gens autour de moi.

CLAUDE

Je crois qu'on a vu le même film. *Les Fraises sauvages* ?

SIMON

Oui, *les Fraises sauvages*, de Bergman.

CLAUDE

Tu l'as vu, Évelyne ?

ÉVELYNE

Oh! non. Je me suis couchée tôt, hier soir.

CLAUDE

J'ai aimé les images, quand il revoyait son enfance, entre autres, cette maison où il passait l'été avec sa famille, une maison blanche, au milieu des arbres... Je ne peux ajouter le vert des arbres, c'était en noir et blanc.

ÉVELYNE

Qui ça, "il" ?

CLAUDE

Un médecin. Il se rend en automobile dans une ville où on fête ses cinquante ans de profession, et durant son voyage - un voyage raisonnable, celui-là -, il se rend compte qu'il n'a peut-être jamais aimé ses enfants.

SIMON

Mais aussi, que les siens ne l'aiment pas, que son fils ne l'aime pas.

CLAUDE

Oui, aussi, c'est vrai.

SIMON

J'ai pris conscience de certaines choses, et j'aimerais découvrir qu'on peut vivre le contraire, qu'on peut partager des idées identiques avec des amis.

CLAUDE

Oh! moi, tu sais, je n'ai pas ta manie de prendre conscience. Mais j'ai trouvé que c'était un beau film. J'ai mis un peu de temps à comprendre ce qui se passe..., comme le titre d'ailleurs, *les Fraises sauvages*... C'est qu'il s'arrête, pour cueillir des fraises. À la longue, j'ai ressenti une sorte d'envoûtement, un mélange de réalité et de rêve... Il va même jusqu'à rêver sa propre mort!

SIMON

Je me suis vu dans cet homme. À certains moments, c'était moi que j'entendais parler, que je voyais vivre.

ÉVELYNE

Son fils ne l'aimait pas, et alors, tu t'es dit que tu croyais, toi aussi, que les gens ne t'aiment pas ?

SIMON

Oui, et non. Mais surtout, que je n'aime pas assez les gens.

MARC

Un bon point, pour Simon.

SIMON

J'en suis d'autant plus troublé, maintenant que tu sembles le penser. Mais lui, le vieux médecin, on le voyait sous un faux visage. Il en était peut-être responsable, mais... Vous voyez, il est médecin, et durant son voyage, il arrête chez un garagiste, dans un village où il a déjà pratiqué la médecine. Et voilà que le garagiste ne veut pas qu'il paie l'essence, il l'invite même au baptême de son prochain enfant, lui parle du regret qu'on a de lui, au village. Il était donc aimé en tant que médecin, dans son travail, dans ce qu'il faisait. Sa famille lui reproche ce qu'il dit ou ne dit pas, sa façon assez rigide de les traiter. Je me souviens aussi, qu'il acceptait les jeunes autour de lui. Il en fait monter dans sa voiture, sans rien dire si les deux garçons s'étaient cachés, et se servaient d'une fille, pour faire de l'auto-stop, et j'ajouterais - j vous le promets, j'arrête, après ça -, que si ces jeunes en arrivent au point de vouloir même assister à la cérémonie qu'on donne en son honneur, c'est qu'après tout, il aimait les gens.

11

ÉCLAIRAGE A.

Les indications d'écrans, de photos, de films ou de scripts, dans les scènes suivantes, sont des rappels de la production, en 1970, qui peuvent servir de point de départ à des solutions encore mieux adaptées aux univers de *Simon Neige*.

SUR UN GRAND ÉCRAN, OU SUR PLUSIEURS, UN PAYSAGE DE NEIGE. L'IMAGE EST D'ABORD FLOUE, MAIS SE PRÉCISE DE PLUS EN PLUS POUR ÉCLATER EN UN FLOT DE LUMIÈRE.

SIMON

Catherine! Donne-moi la main. La neige n'a plus d'importance. Je croyais posséder le pays avec elle, et il m'échappe, tout m'échappe... J'aime être seul - je le dis souvent et ce n'est pas vrai -, et voilà qu'on m'a enfermé dans ma solitude. Je n'aurais pas dû prendre ça.

CATHERINE

Attends, Simon. Tu devais peut-être le faire. En tout cas, tu vois à quel point tu tiens à être seul.

ANDRÉ

Ou vous vous rendez compte que vous ne tenez plus à rien.

SIMON

Non, je tiens - tu vas dire que c'est idiot - ah! c'est idiot, je dis toujours que c'est idiot -, je tiens à... Tu m'écoutes?

CATHERINE

Oui, Simon.

SIMON

André, tu m'écoutes ?

ANDRÉ

Oui, oui, je t'écoute.

SIMON

Je tiens à me rassembler, mettre tous les morceaux ensemble. Je ne savais pas que j'avais tant de choses à faire en même temps. Qu je faisais, tant de choses en même temps. J'ai déjà lu des choses sur la coordination des mouvements... Vous me suivez ? Je ne vous ennuie pas ? Dites-le, mais ne me laissez pas seul. Je suis émerveillé, émerveillé et angoissé - c'est idiot, comme je le disais -, de découvrir les mouvements de mon corps, il y en a tellement, et en même temps, je suis content de faire mentir les livres. Il n'y a pas de coordination des mouvements.

CATHERINE

Simon, tu m'amuses. Je t'écoute parler, et je me sens bien.

SIMON

Jusqu'à quand. *Et il se met à répéter* Quaquand, Quaquand, Quaquand...
Je suis une machine ordinatrice, je ne sais pas ce que j'aime.

ANDRÉ

Les machines n'aiment personne.

SIMON

Alors, je suis une machine à aimer, qui ne sait pas ce qu'elle aime...
Catherine! est-ce que tu es dans ton état normal ? Tu as fumé, toi aussi.

CATHERINE

Je l'ai dit. Je me sens bien. Beaucoup mieux qu'à l'état normal.

SIMON

Et s'il n'y avait personne, pour prendre la situation en mains, au cas où ça irait mal ?

ANDRÉ

Il ne fallait pas en prendre.

SIMON

Qui se referme davantage sur lui-même, dans son univers. Dès que je m'abandonne, j'ai de la difficulté à..., à vous retrouver. Je veux que vous restiez ici, près de moi. J'ai besoin des gens. Aujourd'hui. Je le dis, même si je suis impossible à vivre. C'est fantastique : je vous dis que j'ai besoin de vous! J'ai besoin des gens, je voudrais vous toucher, vous palper. Il faut que je sois sûr de vous. *Il change de ton, subitement.* Il faut que je m'assoie, je suis fatigué d'être debout. Je dois m'asseoir.

IL S'ASSOIT, ET SE RELÈVE.

Je ne peux pas rester assis.

ON AUGMENTE LE VOLUME DE LA MUSIQUE.

Oh! c'est beau. Taisez-vous.

IL SE RASSOIT.

C'était beau..., beau... Et je suis encore le seul à le ressentir, à le dire.

Je voudrais rire..., pleurer. C'est insupportable. Tout va dans mon âme, comme si on la déchirait, mon âme biologique, mon âme psychique. Mais je n'ai jamais vu d'âme psychique. Ni d'âme tout court. Je n'y crois pas. Mais elle se déchire. *Il se met à rire.*

Catherine, une autre chose à laquelle je tiens, je ne sais pas pourquoi j't'le dis, c'est Bernard. Je lui parlais, et j'allais le suivre jusqu'au bord de l'eau... Il ne s'est rien passé dans la rue du parc...

ON REVOIT, BRUSQUEMENT, LES IMAGES DE NEIGE. RYTHME RAPIDE, BRUSQUE. DU FLOU, DES TRAVELLINGS, DES ENCHAÎNÉS. L'IMAGE DE SIMON, TOUT À COUP, AU MILIEU DU PAYSAGE DE NEIGE.

SIMON

SUR SCÈNE.

Catherine, dis-moi que tu es là.

CATHERINE

Je suis ici.

DANS LE FILM, SIMON EST SEUL. ON LE VOIT DE DOS. TOUT À COUP, APPARAISSENT, ENTRE DES ARBRES OU SORTANT DE NULLE PART, LES VISAGES DE GUY, CLAUDE, ÉVELYNE ET MARC - ET CELA, SI POSSIBLE, SUR PLUSIEURS ÉCRANS. ILS PROVOQUENT DE PLUS EN PLUS DE L'ANGOISSE, DE LA TERREUR, CHEZ SIMON, QU'ON VOIT MAINTENANT DE FACE, DANS LE FILM. SUR UN GRAND ÉCRAN, MARC FORME UNE BOULE DE NEIGE. LE GESTE EST RÉPÉTÉ PAR LES AUTRES SUR D'AUTRES ÉCRANS. CUT SUR LE VISAGE DE SIMON; CUT SUR LE VISAGE DES AUTRES QUI LUI FONT FACE OU L'ENTOURENT. CUT SUR SON VISAGE. SUR TOUS LES ÉCRANS, TOUS FONT LE MÊME GESTE DE LANCER UNE BOULE DE NEIGE. CUT SUR LE SEUL GESTE DE MARC, SUR TOUS LES ÉCRANS. CUT SUR LE VISAGE DE SIMON. CUT SUR LA BOULE DE NEIGE QUI EN ARRIVE À OCCUPER LA SURFACE DES ÉCRANS. TOUT DEVIENT BLANC DE LUMIÈRE. NOIR.

TOUT CELA EST DE L'ORDRE DE LA SUGGESTION. ON PEUT SANS DOUTE ARRIVER À UN RÉSULTAT IDENTIQUE, AVEC DES MOYENS PLUS RÉDUITS.

ET JE PROPOSE, COMME TRANSITION ET AUSSI POUR ÉTABLIR UN CONTRASTE QUI PRÉPARERAIT LES SCÈNES SEREINES À VENIR, LE TEXTE DE LA CHANSON QUI ACCOMPAGNAIT LES SCÈNES "DE NEIGE" EN FÉVRIER ET MARS 1970. LES PREMIERS PAYSAGES DE NEIGE, DU DÉBUT DE LA SCÈNE, POURRAIENT ÊTRE REVUS À CE MOMENT.

Refrain

Je suivais le soleil sur la neige des champs
Sur la neige des chemins, sur aucun nuage
Je le suivais sur les sapins tout en chantant
Sur le ciel bleu du vent, je glissais mon visage

Couplets

Je voulais être seul, seul au bout du chemin
Je voulais être seul tout le long des clôtures
Pour y vivre du vent, des ruisseaux et des branches
Pour y laisser mourir la neige sur mes mains

Le bleu crevait mes yeux, le vert touchait mes lèvres
Les épinettes bleues brillaient d'aiguilles vertes
De blancs glaçons fondaient sur de longs arbres nus
La neige de velours couvrait-elle mon corps nu ?

TOUT S'ESTOMPE. TEXTE, MUSIQUE ET FILM.

12**RETOUR AUX PREMIÈRES SCÈNES DES PROFESSEURS.
ÉCLAIRAGE B.**

SIMON

J'ai envie de calme, de silence.

MARC

Une invitation à nous en aller ?

SIMON

Si tu décidais de partir, je serais plus que mal à l'aise. Non, dire le silence, le calme, ça crée un effet calmant sur ma pauvre personne. *Il rit.* Une des premières fois où j'ai vraiment..., non, où je me suis senti vraiment heureux d'être moi, le moi que je suis...

MARC

Il a fallu tout un événement!

SIMON

C'est plus banal que tu penses. En pleine montagne. Je me suis laissé aller à chanter tout seul, à parler à haute voix. J'avais retenu ma honte, ma crainte de voir apparaître quelqu'un qui m'aurait entendu...

MARC

Du haut des airs. Et il serait descendu en parachute.

SIMON

Tout simplement, à un détour du sentier.

MARC

Mais, tu oublies que tu n'es pas seul, ce soir. Sais-tu que tu parles depuis un bon moment ? Pas une fois, on a pu parler de ce qu'on voulait.

SIMON

Stupéfait. Moi, je t'ai empêché de parler ?

GUY

Marc, tu es sérieux ?

ÉVELYNE

J'ai pu dire... presque tout ce que je voulais.

CLAUDE

Tu crois qu'il t'a écoutée ?

ÉVELYNE

Oh! ça... Il n'a pas toujours le temps de nous écouter.

SIMON

Comment pourrais-je vous écouter! Je parle tout seul. Selon Marc, je vous empêche, vous, des professeurs, de vous exprimer, nous qui, paraît-il, ne sommes bons qu'à ça, nous exprimer!

MARC

D'accord, j'exagère un peu. J'ai parlé, comme tout le monde. Mais il y a des façons d'aiguiller la conversation, dans les domaines qu'on préfère à d'autres. On veut donner son idée, là-dessus, on y revient, l'air de rien... Enfin, vous me comprenez.

SIMON

Si tu as quelque chose à dire, dis-le.

UN TEMPS.

GUY

Marc, tu peux parler de ce que tu veux.

CLAUDE

Simon est en train de nous complexer.

MARC

Je n'avoue pas de complexe, en remarquant qu'il parle. qu'il parle souvent trop.

SIMON

Vous avez raison. Je me tais. Vous pourrez enfin placer un mot.

ÉVELYNE

Mais non. Si Marc a quelque chose à dire, il le dira bien un jour. Simon, qu'allais-tu dire, avant cette histoire de parachute ?

SIMON

Je ne sais plus.

ÉVELYNE

Tu parlais de la montagne...

MARC

Tu étais seul... Allons, Simon, excuse-moi. Je t'écoute.

SIMON

Oui, j'étais seul. Je le voulais, cette fois-là. Ce n'est pas comme se sentir seul, avec du monde.

CLAUDE

Simon, tu te réduis toi-même à ce genre de solitude. À force de parler, tu n'arrives plus à t'apercevoir que d'autres sujets de conversation, à peine

abordés, passent à la trappe ou, disons, ils sont vite oubliés. Et tu reprends ton idée.

SIMON

La dynamique de groupe est en pleine tombée parmi nous. J'en suis le premier désolé. Vous y verrez comme une porte de sortie, mais pourquoi on ne peut jamais s'entendre, tous les cinq, sur un sujet.

MARC

En imitant la voix lente, et tremblotante, d'un vieillard. Tu crois, Simon, qu'il est nécessaire que nous nous entendions sur un sujet, en même temps, tous les cinq ?

SIMON

On pourrait, de temps en temps, créer une collaboration entre nous, eh! oui, au même moment. Ce soir, j'aimerais ressentir la même chose que vous.

MARC

On ressent tous un malaise, tu es content ? Farce à part, tu rêves toujours l'impossible.

ÉVELYNE

Ressentir la même chose, à cinq, dans une sublime simultanéité ? Impossible.

SIMON

Tenez! Ce que je voulais vous raconter, cette histoire de montagne, se passait durant l'hiver. J'avais quinze ans. J'étais parti seul. Je n'avais téléphoné à personne, aucun ami.

CLAUDE

Tu avais des amis, c'est déjà ça de pris, comme on dit.

SIMON

Qui n'écoute pas. J'ai toujours eu peur d'un refus. De plus, il fallait que je sois seul.

ÉVELYNE

Attention, Simon. Moi, la neige, c'est relié à l'amour.

MARC

Oui, tu m'as déjà raconté ton enterrement.

SIMON

En obstiné. J'ai suivi un chemin qu'on prenait souvent, l'été, pour se rendre à un ruisseau.

GUY

Nous voilà, maintenant, en plein été, mon cher Simon...

SIMON

Ne le trouve pas drôle, mais continue. C'était loin du village. Assez loin, pour qu'il me plaise d'y aller.

MARC

Mais assez près, j'imagine, pour que tu en reviennes. On saura tout.

ÉVELYNE

Marc, tais-toi. Laisse-le parler.

SIMON

J'allais là, où je me rappelais une belle pente, que je dirais même adorable...

MARC

Tu es adorable, mon cher Simon.

SIMON

Et toi, ineffable. *Il reprend.* La pente commençait sous les arbres, se transformait en clairière et s'achevait parmi d'autres arbres, aux troncs serrés, emmêlés de broussailles. Plus bas, c'était le ruisseau. Il faut longtemps, pour être seul.

ÉVELYNE

Encore! Pourquoi veux-tu toujours être seul ?

SIMON

Mais je n'étais pas seul. Il y avait la neige. La neige et moi.

ÉVELYNE

Moi, dans la neige, je vois toujours le visage d'un garçon... J'ai aimé, pour la première fois, les visages des garçons, en hiver.

GUY

C'est donc ça, tes amours!

SIMON

Tu vas me trouver intraitable, mais j'ai décidé, Évelyne, pour le moment, que je me fous de tes amours! La neige, c'est la neige.

ÉVELYNE

Parlons alors, des "tiennes" amours, celles de l'hiver, comme celles de l'été ou des salles de cours!

MARC

Simon, laisse-la parler. Tu as eu ton tour, on t'a laissé parler.

SIMON

C'est ça, que tu appelles me laisser parler ? Je n'ai pas fini ce que je voulais dire.

ÉVELYNE

Butée et décidée. Alors, je t'écoute. Mes excuses. Mais parle! On t'écoute, on est suspendu à tes lèvres.

UN TEMPS.

SIMON

On ne s'entendra jamais.

13

RETOUR AUX SCÈNES AVEC LES ÉTUDIANTS.

ÉCLAIRAGE A.

ÉVELYNE S'APPROCHE DE SIMON, COUCHÉ À PLAT VENTRE, AU MILIEU DE LA SCÈNE.

ÉVELYNE

Simon ?

IL SE RETOURNE.

Simon, c'est moi, Évelyne. J'ai fait une expérience, moi aussi. Tu m'écoutes ?

ANDRÉ

C'est contagieux ? Si ça continue, je devrai m'y mettre, moi aussi, à vos expériences.

CATHERINE

André, ne te mêle pas de ça.

ÉVELYNE

J'en ai pris avec Guy. Je n'ai aucun effet. Je n'ai pas besoin de ça, si c'est pour n'avoir aucun effet, non ?

SIMON

Où est Guy ?

ÉVELYNE

Il est là.

GUY

Je suis ici, depuis un bon moment. Je t'écoutais.

SIMON

N'écoute pas trop ce que je dis. C'est idiot.

GUY

Non. Pas trop idiot. Mais je me pose des questions.

SIMON

Ne te pose pas de questions, Guy. Ne te pose pas de questions.

GUY

Je veux m'en poser, moi.

SIMON

Fais-le, mais je t'avertis. Je ne pourrai pas t'écouter.

ÉVELYNE

Tu peux essayer. J'essaie bien de te comprendre, du mieux que je peux.
Essaie donc, alors, de comprendre Guy.

SIMON

Je n'ai pas voulu dire que je ne le voulais pas. Je lui ai dit..., je voulais lui dire... Enfin, rien.

ÉVELYNE

Pose-lui ta question, Guy.

GUY

Je me demande ce qui t'a poussé à prendre de l'acide.

SIMON

Je t'le dirai après, Guy.

GUY

Tu ne pourras pas dire ce que tu ressens, quand tu n'auras plus les effets.

SIMON

Je vous vois, tous les deux, qui me regardez, qui me voyez... Vous voyez une punaise.

ÉVELYNE

C'est faux. Je te vois, toi. Je ne vois rien d'autre.

SIMON

Je vois que tu me vois comme un punaise, une punaise à apprivoiser. Et vous fuyez, vous fuyez... Guy, rappelle-toi les rêves que je te raconte : c'est toi, qui me forces à toucher à tout, et à tout briser.

GUY

Tu disais que tu ne savais pas qui c'était.

SIMON

C'était toi. Je vois que c'est toi... Non! Non, ce n'est pas toi. Qu'est-ce que je dis ? Excuse-moi, Guy. Et pourquoi je m'excuse ? Ce que j'ai dit, je l'ai dit, après tout.

GUY

Écoute la musique, Simon.

SIMON

Je n'ai pas la tête à écouter la musique.

IL SE MET À MARCHER DE LONG EN LARGE ET, DURANT LE DIALOGUE, SE COUCHE, S'ASSOIT, SE LÈVE...

ANDRÉ

La drogue, ça ne vous mènera pas loin.

SIMON

Ah! ah! Nous sommes tous pris ici. Tu n'en sortiras pas, toi non plus.

ANDRÉ

J'en ai pas pris!

CATHERINE

Sèchement. Il ne s'agit pas de drogue.

ÉVELYNE

Moi, je peux en sortir.

SIMON

Mais vas-y, sors!

ÉVELYNE BOUGE À PEINE, SE TIENT À LA LISIÈRE DES ZONES D'OMBRE.

ANDRÉ

Du chocolat, comme vous dites. Tout ça, c'est du pareil au même. Vous ne pouvez plus faire ce que vous voulez : vous gigotez comme des grenouilles au bout d'une canne à pêche.

CATHERINE

Qu'est-ce que tu en sais ? Tu en as jamais fumé. Et on n'a pas le droit d'être malade ? Malade de voir tes parents catholiques, se haïr ? Chacun des deux s'imaginer qu'il est le seul à savoir comment t'aimer ? Ils nous aiment comme des désespérés, perdus dans leur orgueil, ou l'amour de Dieu.

GÉRARD

Eux, ils ne sont pas ridicules. Ils sont fous.

CATHERINE AUSSI, SE TIENT PRÈS DES ZONES NOIRES.

CATHERINE

Oui, je suis malade. Quand je fume du hasch, je ne le suis plus. Même si personne fait attention à moi, j'aime tout le monde. C'est bête, hein ? Je suis seule, et heureuse d'être seule, parce que tout le monde, en fumant, accepte d'être seul. En tout cas, c'est ce que je pense. Je ne fais pas que le penser, je le constate. Alors, je ne pense plus à rien. La vie fait de moi, ce qu'elle veut, et je la regarde me faire vivre. Elle devient ma vie, pas celle de mes parents.

ANDRÉ

Ah! tais-toi. Tu le dis toi-même. Tu ne sais plus ce que tu fais. Tu es une droguée, Catherine. Point à la ligne.

CATHERINE

Je sais ce que je fais!

MAINTENANT, TOUT PRÈS D'ANDRÉ

André, écoute-moi.

ANDRÉ

Je n't'écouterai pas. Pourquoi je t'écouterais ? Une femme qui se respecte, ne perd pas la raison, par plaisir. Tu crois que Simon, il n'a pas perdu la raison ?

SIMON

Tu as bu combien de bouteilles, André ?

ANDRÉ

Je le sais, que j'suis soûl. Mais je n'ai pas perdu la tête. Je bois. Je n'me drogue pas.

BERNARD SURGIT DE NULLE PART.

BERNARD

Tu fais de la casuistique jésuistique, frère André.

ANDRÉ

Quand on se drogue, on veut "partir", comme vous dites. Quand je bois, je veux seulement être heureux, rencontrer des amis... Et les femmes me laissent la paix.

BERNARD

Catherine, aussi, veut être heureuse. Je crois l'avoir entendue le dire, non ?

ANDRÉ

Tout le monde veut être heureux. Il faut choisir ses moyens, par exemple. Pas des moyens de raté. *Subitement, à Simon.* Et vous, monsieur, êtes-vous heureux ?

SIMON RESTE IMPASSIBLE ET ON SOUPÇONNERA QU'IL S'EST MIS À PLEURER.

SIMON

Je ne suis pas heureux.

ANDRÉ

Vous devriez l'être. Catherine dit qu'elle l'est. Elle est "partie", elle aussi.

BERNARD

L'air de qui jouerait aux échecs. Casuistique. Casus belli. La Reine est morte.

SIMON

Mais c'est ma faute, si je me sens malheureux. Je sais aussi, que je n'y peux rien et pourtant, je vois - je t'assure, André, que je le vois - je vois qu'il faut aimer les choses. On peut vivre sans être heureux, tout à fait comme les choses qui, sans le sentir, ont une vie utile, une vie heureuse. Les choses disent que j'existe. Tu vas dire que c'est idiot... Non, c'est moi qui le dis. Et demain, j'aimerai les oranges; aujourd'hui, je ne sais pas si elles sont ou non des oranges, et cela me fait peur un peu, et beaucoup. Où est Bernard ?

GUY

Là-bas. Il écoute de la musique.

SIMON

Je n'aime pas cette musique.

IL SE DIRIGE DE CE CÔTÉ. APRÈS QUELQUES INSTANTS, ON N'ENTENDRA PLUS LA MÊME.

GÉRARD

Tu vas trouver ça "chatteux" ou ce que tu voudras, André, mais j'aime mieux être un raté, comme tu dis, que de me soûler, et me traîner par terre.

ANDRÉ

Moi, je me traîne à terre ? Répète ça, une deuxième fois, le beau Gérard ! Envoie! Répète. Tu vas en manger une, mon tabarnak!

GUY

André. André, du calme.

ANDRÉ

Mais il m'insulte! Je me traînerais par terre, selon Mōssieu!

GUY

Et toi, tu les as traités..., tu nous as traités de ratés. Tu es quand même assis par terre, non ? Tu n'es pas idiot pour autant.

ANDRÉ

Ah! c'est ça! Vous avez raison, t'as raison, le professeur. Je suis assis par terre. Je dois me taire, rester tranquille et devenir un raté. Je suis déjà raté, et encore mieux que vous tous, j'ai toujours été un raté. Tu vois, Gérard ? Mais moi, je suis aussi capable de répéter ce que je dis.

UN TEMPS.

CATHERINE A DÉFAIT SES CHEVEUX OU S'EST DÉCOIFFÉE. ELLE FERAIT "ANTIGONE DE COLLÈGE". ELLE BRAILLE, RENIFLE.

GUY

Catherine, qu'est-ce que tu as ?

CATHERINE

Tu as entendu, non?

ELLE POURRAIT METTRE LA TÊTE SUR L'ÉPAULE DU PROFESSEUR.

Je ne suis pas une ratée. Il ne peut pas comprendre. Pourquoi je n'aurais pas le calme, quelque temps, dans ma vie ? J'en arrive à ne plus en vouloir à ma mère; j'imagine même qu'elle m'aime! Je ne suis pas ratée, je suis idiote. Je le sais, j'ai peur de regarder la vie en face. Mais qui nous regarde en face ? Ma mère et mon père se lancent un défi MORAL, avant d'oser me regarder.

ELLE SE RAPPROCHE D'ANDRÉ.

J'oublie que les gens ne m'aiment pas. J'oublie que tu bois. J'imagine..., non, je sais qu'il y a des gens de l'autre côté d'un miroir. Ils ne le traverseront pas. Ils me laissent dans le calme. Je ne fais de mal à personne, André. Je t'ennuie, mais je n'ennuie personne. Dans le miroir, je vois ce qui se passe derrière moi, et cela ne m'atteint pas, ne me fait pas

mal. Le passé est fini, je n'ai pas d'avenir, comme ils disent, et même plus de présent. Je ne possède rien. Tout se mire en moi. Comme une glace qui reflète la lumière. Et quelquefois, André, je me sens belle. Non, je deviens une belle femme. À ces moments-là, je m'habitue à être certaine d'être belle.

EN 1970, LE GROUPE *DIONYSOS* A MIS EN MUSIQUE ET INTERPRÉTÉ LE "CHOEUR DU VOYAGE". J'EN DONNE, ICI, DES EXTRAITS.

Refrain

Mon père parle voyages
Ma mère fait des voyages
Eh! bien, moi, je voyage!

Couplets

Il faut s'acheter une auto
Il faut s'occuper du bateau
On rêve aux frissons de l'avion
Je m'envole avec ma raison

Ils pensent aux amis qu'ils se feront
À l'amant, à la maîtresse qu'ils auront
J'essaie de retrouver mon corps perdu
Je vois les oranges exister

Je batterais, batterais tambour
Et me jetterait seul à la mer

Je veux mourir tant je suis seul
Qu'il soient heureux, je suis malheureux
Je veux être un voyageur heureux

Dernier refrain

Mon père parle d'amour

Ma mère rêve aux étoiles
 Eh! bien, moi, je tourne en rond
 Mon père parle voyages
 Ma mère fait des voyages
 Voulez-vous voyager avec moi ?

14

RETOUR AUX PREMIÈRES SCÈNES DE LA SOIRÉE.

ÉCLAIRAGE B.

LES CINQ PROFESSEURS FORMENT DES GROUPES DE 3 OU DE 4, DANS DES ILOTS DIFFÉRENTS, AVANT DE REJOINDRE SIMON, QUI ÉTAIT ABSENT OU ÉTENDU, PLUS LOIN.

UN PREMIER GROUPE FORMÉ D'ÉVELYNE, CLAUDE, GUY ET MARC.

MARC

Ce soir, il s'est passé de notre avis pour le haschisch.

GUY

Il a quand même fini par nous en parler, non ?

MARC

Le plus..., le plus poli était de nous en parler, avant de nous inviter.

CLAUDE

Chose certaine, on n'en a pas vu le moindre morceau. *Case closed.*

MARC

Il devait y en avoir.

GUY

Je crois qu'il ne l'a su qu'à la fin de l'après-midi. Bah! De toute façon, personne ne nous y a forcés. *Case closed*, comme dit Claude.

ÉVELYNE

Moi, je n'ai pas aimé être obligée de dire non, comme ça, à la dernière minute, chez lui. On a eu l'air d'une "gang" de timorés, comme si on cachait notre scandale devant sa proposition... *en blaguant* que j'aurais peut-être acceptée en d'autres circonstances.

MARC

À peu près d'accord. L'avoir su à l'avance, on n'aurait pas eu l'impression d'être, comme cernés, mis devant le fait accompli.

GUY

Vous n'exagérez pas, un peu ? Vous avez refusé, c'est tout. Et pour tout dire, c'est rien de grave.

UN DEUXIÈME GROUPE : MARC, CLAUDE ET GUY

MARC

Les étudiants n'ont pas à savoir où et quand on se rencontre. Avoir su qu'ils auraient pu arriver tout à coup chez lui, je ne serais pas venu.

CLAUDE

Moi non plus. On ne l'empêche pas de faire ce qu'il veut. Il n'a aucune raison de trouver bizarre, qu'on ne se jette pas à corps perdu dans ses expériences avec les jeunes.

MARC

Il a l'air plus fragile que d'habitude, aujourd'hui. Mais il faut lui faire comprendre qu'il exagère un peu. Il nous a quand même obligés, l'air de rien, à l'écouter. Le nouveau discours de la méthode! Comment vivre selon Simon Neige!. Et à l'usure, il l'a racontée, son histoire de neige. Je ne dis pas qu'elle distillait de l'ennui généralisé, mais c'est lui qui parlait. Et en plus, il déciderait qu'on doit fumer avec les étudiants ? Pas question.

GUY

Tu te sens brimé à ce point ?

MARC

Je ne me sens pas brimé. Je ne suis pas Simon, moi! Mais j'ai décidé de dire ce que je pensais.

CLAUDE

Il est comme il est. Je ne lui en veux pas. En autant qu'il ne me croie pas le genre d'homme à faire copain copain avec les étudiants. Encore moins, les fins de semaine.

NOIR. ILS SE RETROUVENT ENSEMBLE, TOUS LES CINQ.

SIMON

On ne s'entendra jamais.

GUY

Pourquoi faudrait-il toujours s'entendre ? D'ailleurs, en général, tu te passes de notre avis.

SIMON

Ce soir, c'est différent. Vous devriez être contents.

ÉVELYNE

Te rappelles-tu, Simon, nous avoir dit qu'on n'était pas très très amusants ?

SIMON

J'ai dit que les étudiants ne vous..., ne nous trouveraient peut-être pas, très amusants. Qu'on prenne ou non du hasch... Ah! je vois. C'est la présence des étudiants qui vous ennuie. Ça embête vos vies privées.

ÉVELYNE

Tu n'en as plus de vie privée! Ils sont au courant de ce que tu fais, et même de ce que nous, nous faisons. Tu leur avais dit qu'ils seraient ici, ce soir.

SIMON

C'est un secret pour personne, qu'on se voit de temps en temps.

MARC

Je ne serais pas venu, ou je serais parti, dès leur arrivée. Et Claude m'a dit la même chose.

SIMON

C'est ça, et comme ils ne sont pas venus, je me serais retrouvé tout fin seul.

ÉVELYNE

Simon, qui te dit que je ne serais pas venue quand même ?

SIMON

C'est la meilleure que j'ai entendue. Tu aurais fait comme eux. Tu préfères des gens bien élevés, qui ne blessent personne, qui ne disent pas ce qu'ils pensent, aux étudiants qui te verraient telle que tu es, et pourraient en tirer des conclusions.

ÉVELYNE

Ce que je peux me foutre de ce que pensent tes petits amis! Mais encore, qu'est-ce qui te fait croire que je ne serais pas venue ?

SIMON

La preuve en est ce que tu viens de dire. Tu es comme tout le monde. Ta dignité avant tout.

ÉVELYNE

Pour être comme toi, il faut se ravalier au rang des drogués, des n'importe qui. Et tout cela, pour en finir à se précipiter à tes genoux ?

SIMON

Te mettre à mes genoux... Ce n'est pas ton genre.

ÉVELYNE

On le voudrait, que tu ne le voudrais pas. Tes petits amis, tes expériences extrêmes, pour toi, c'est ok. Le reste, les autres, tu les mets devant le fait accompli.

MARC

Ne te fatigue pas, Évelyne. Reste bien élevée, ne dis pas ce que tu penses. Reste parmi les sépulcres blanchis que nous sommes, selon ce grand Moïse qui se croit toujours sur son Sinaï.

SIMON

Ah! elle est pas mal, celle-là. Un peu tirée par les cheveux, mais je me vois assez bien, avec les tables de la Loi, briser le Veau d'or de vos bonnes vieilles habitudes.

GUY

Comment en est-on arrivé au Veau d'or et au Sinaï ? Je ne comprends plus rien à rien. Arrêtons ça, là, voulez-vous. Personne n'a obligé personne.

SIMON

Dites donc. Vous auriez pas fumé, avant d'arriver ici ?

MARC

C'est qu'on n'en a pas eu l'occasion. On est ensemble, avec toi, depuis cinq heures, cet après-midi.

ÉVELYNE

On voulait pas te le dire, mais on a fumé dans la cuisine, sans que tu t'en aperçoives. *Elle se reprend*. Non! c'était dans tes toilettes. Tous les quatre, tout collés, pis on fumait, pis on était donc ben.

SIMON

C'est ça. Moquez-vous. Et voulez-vous que je vous dise une chose, une seule chose ? Si Philippe, le prof de théâtre, faisait une pièce de théâtre à partir de nos discussions, ce serait un flop monumental.

MARC

À cause de tes idées. Et c'en est un autre, ce Philippe, qui au lieu de faire du théâtre, fait des shows. On ne fait pas de théâtre avec des voyages expérimentaux, qui ne répondent pas au vrai désir des gens. Quand on voit une pièce, on veut vivre avec des personnages, et non pas les écouter fuir la réalité, "partir", comme vous dites.

SIMON

C'est bizarre. Au théâtre, j'aimerais réussir à opposer des idées aussi banales que fumer avec les étudiants, et prendre un verre avec ses collègues. Ah! mais cessons cette discussion idiote. *Case closed*, comme dirait l'autre. La prochaine fois, refuser mes invitations. « Qu'il dise

n'importe quoi, on ne sera pas d'accord », c'est ce que vous vous disiez, avant de franchir, en bas, la porte d'entrée et monter mes trois étages. Je ne vous ai jamais demandé de vivre ou de penser comme moi.

CLAUDE

Mais tu aimerais bien qu'on rencontre les étudiants à temps et à contre-temps. Que veux-tu, ils ne m'intéressent pas à longueur de jour et de nuit.

SIMON

Mais moi non plus!

MARC

Veux-tu qu'on recommence au début, et qu'on remonte tes trois paliers d'escalier ? Avec un peu d'insistance, et de patience, on finirait peut-être par prouver ton indifférence, ton refus d'essayer d'aimer les gens de ton âge, les aimer comme ils sont, pour trouver ne serait-ce qu'un ou deux terrains d'entente.

SIMON

Je n'aime pas les gens, moi ?

MARC

Tu le dis toi-même, quand tu parles de ce film...

CLAUDE

...*les Fraises sauvages*.

MARC

Oui, *les Framboises*, de Bergman.

SIMON

Qui ne relève pas la pique ou le crime de lèse-majesté... Il y a une différence entre ce que je dis et ce que je fais. J'essaie d'aimer les gens. Personne ne s'en aperçoit. Et d'ailleurs, comment peux-tu dire une chose pareille ? On est rarement ensemble, toi et moi.

MARC S'ÉLOIGNE, APRÈS UNE LÉGÈRE HÉSITATION.

ÉVELYNE

Simon, Simon. Si tu en es encore à essayer de les aimer, c'est que tu n'y es pas encore arrivé.

SIMON

Aimer les gens, ce n'est pas une épreuve sportive ou de laboratoire.

UN TEMPS.

GUY

Ce serait donc, une question de définition. On n'est pas dans les mêmes ligues amoureuses... et, dans le fond, tu nous aimes.

CLAUDE

Non, non. Il veut plutôt nous dire que nous ne l'aimons pas dans la Vérité de l'amour, et qu'il ne mérite pas d'être condamné par de faux jetons comme nous... Lui, il nous aime de façon dialectique ou dans le sage usage...oh! c'est compliqué de dire « le sage usage »..., donc, il nous aime dans le sage usage *il dit reprendre*, dans le sage usage de l'ironie socratique. Je l'ai eu!

ÉVELYNE

C'est compliqué.

CLAUDE

C'est l'évangile de saint Simon...

MARC S'EST RAPPROCHÉ.

MARC

Tu es toujours pareil! Tu nous racontes des films...

SIMON

Qui joue sur les mots. Ce n'est pas moi, qui l'ai raconté.

CLAUDE

Qui en a parlé, le premier ?

SIMON

D'accord, c'est moi. Mais je ne l'ai pas raconté.

MARC

Qui veut se montrer bon prince. Disons que tu vois des films, et que tu aimes assez t'y retrouver, surtout dans le personnage principal. Tu trouves le beau rôle, quoi! Tu prends ce qui s'applique à toi, même les pires défauts, et tu prends la peine de nous le dire. Tu en tires une certaine gloriole, je crois.

SIMON

Il n'y a pas de vanité, là-dedans.

MARC

Un instant, je n'ai pas terminé, Comme saint Jean, au désert, tu préfères te mettre tous les péchés du monde sur le dos, avant que nous, nous le fassions. On ne peut plus dire quoi que ce soit, tu as déjà tout dit, tout avoué. On n'a plus qu'à se taire, sidéré devant l'acuité de ta conscience. Tu joues à l'homme rationnel. Tu veux que l'on sache à quel point tu

connais le mauvais homme en toi. À quoi cela te mène, veux-tu bien me le dire ?

SIMON

À un sermon! À rien, qui m'intéresse.

ÉVELYNE

Tu aimes tellement t'accuser de tout, que tu dois avoir un complexe de culpabilité ou tu veux qu'on te dise *Mais non, mais non, tu n'es pas si mauvais que cela*. Il me faudrait du courage, ce soir, pour te le dire. Ça te ferait trop plaisir.

SIMON

Quand je me reconnais dans des personnages ou des situations, si je vous en fais part, ça me fait plaisir, oui, et j'aimerais savoir, par exemple, si vous avez déjà connu la même chose. J'appellerais ça, un plaisir « de comparaison ». Rien d'autre.

GUY

En tout cas, ce soir, tu es servi. Tu sais tout. Pour ma part, disons que j'oserais dire, à pas de loup, et il faut bien que je dise quelque chose, sinon on m'accuserait de te protéger, que quelquefois tu trouves plus intéressant de retrouver ta pauvre et précieuse personnalité, par exemple, dans un film, que dans la riche humanité qui t'entoure. Cela dit, sans vouloir te vexer.

SIMON

Oh! la, la. Je ne saurai jamais si tu veux te mettre au diapason de l'assemblée ici réunie, ou si tu le penses vraiment.

GUY

Ah!... *En blaguant*. Disons que je flotte, j'hésite.

CLAUDE

Tu sais que c'est une réplique de Racine : *Elle flotte, elle hésite, en un mot elle est femme ? C'est dans Athalie, acte II ou III.*

JE LAISSE AU METTEUR EN SCÈNE, LE SOIN DE FAIRE PASSER LE MALAISE, OU LE ROUGE AU VISAGE DE GUY.

MARC

Simon, ça te paraîtra trop dogmatique, trop curé, mais je me permets de te dire, en bon psychologue, que tu éprouves un plaisir maladif à être écouté, quand tu joues au lucide, à l'homme inquiet. Enfin, rassure-toi, tout le plaisir est pour toi.

SIMON

Marc, ça te paraîtra trop païen, mais je préfère mes âneries aux tiennes. Tu ne m'as pas dit un mot agréable de la soirée.

CLAUDE

Combien en as-tu dit, toi ?

SIMON

À lui ? Pas un. On s'énerve, et il le sait. Je craignais même de fumer du hasch avec lui. J'aurais eu l'impression qu'il me jouait la comédie.

MARC

Tiens! Je joue la comédie, maintenant.

SIMON

Tu n'as rien à dire. Tu fais du slalom sur les idées et les sentiments des autres.

CLAUDE

Bon! Moi, je commence à m'endormir. Je crois que je vais partir.

MARC

Simon aussi, commence à être fatigué. Il se couche trop tard. Il faudra surveiller ça.

SIMON

Je me couche quand je peux. Si tu veux partir, je ne te retiens pas.

ÉVELYNE

Simon, ça ne va pas ?

SIMON

Qu'est-ce que ça peut te faire, ce que je pense ou ressens ?

ÉVELYNE

Simon, je ne peux te quitter de cette façon.

SIMON

Il est impossible de se quitter autrement. Il faut que vous passiez par la porte et moi, je vous regarde partir.

ÉVELYNE

Tu n'es pas content de ta soirée ?

GUY

Mais si, il est content. Il va se coucher et demain, il nous téléphonera que tout va bien. Hein, Simon ? Déçu à cause du haschisch, sans doute ?

SIMON

Mais non. Qu'est-ce que tu vas chercher, là ?

MARC

Alors, mon vieux, bonsoir.

IL LUI TEND LA MAIN. SIMON TEND LA SIENNE, MAIS LA RETIRE AUSSITÔT. TOUS SE REGARDENT, ET ILS SORTENT, SANS DIRE UN MOT.

UN TEMPS. ÉVELYNE REVIENT. ELLE EST SEULE.

ÉVELYNE

Je voudrais m'excuser, Simon, si je t'ai...

SIMON

Tu n'as rien à te reprocher, je t'assure. C'est moi, qui ai exagéré.

ÉVELYNE

Enfin, si je t'ai blessé, dis-toi bien que ce n'était pas volontaire.

SIMON

Mais voyons, Évelyne, tu ne m'as rien fait.

ÉVELYNE

Ah! non? *Elle reste interdite, un moment.* Tu sais, Simon, il ne pleut pas...

SIMON

Je le sais. Que veux-tu que ça me fasse ?

ELLE NE RÉPOND RIEN, LE REGARDE, SE RETOURNE ET SE DIRIGE VERS LA SORTIE.

SIMON

Évelyne ?

VOIX D'ÉVELYNE

À demain, Simon.

SIMON

Bonsoir.

15

DÉRIVATIF OU COMPLÉMENT, LE TEXTE DE LA CHANSON SUIVANTE POURRAIT ÊTRE INTERPRÉTÉ PAR UN DES ÉTUDIANTS, AVEC UN ACCOMPAGNEMENT DE GUITARE OU D'UN AUTRE INSTRUMENT. CETTE CHANSON FAISAIT AUSSI PARTIE DES REPRÉSENTATIONS DE 1970.

Refrain

Vous avez dit paroles d'amour
 Vous en avez chanté des poèmes
 Vous ne savez pas combien je l'aime

Couplets

Avouer son amour à ses lèvres
 La tête au plus loin de ses genoux
 Mes deux mains devenues inutiles

On dit que l'amour n'existe pas
 Le soleil mes deux mains mon amour
 On dit que l'amour n'est pas l'amour

Je dis les silences de mon amour
 Je suis les mains tendues de mes aveux
 Je traverse des frontières perdues

De rage je coupe les mains à mes aveux
 Je t'arracherai le souvenir de mes yeux
 Mon amour as-tu le souvenir de mes yeux ?

16

**ÉVELYNE ET GUY, ET PLUS TARD, CATHERINE ET GÉRARD.
 ÉCLAIRAGE B OU A, C'EST SELON...**

GUY

Sens-tu un effet spécial ?

ÉVELYNE

Absolument rien. Sinon que je suis tout à fait inutile. Qu'est-ce que je suis venue faire ici, pour l'amour de Dieu ? Veux-tu bien me le dire.

GUY

Moi, je pense que je suis "parti", comme on dit. Mais lucide! Je tiens à le dire. Je suis encore lucide. Mais je ne sens rien d'extraordinaire; je me sens bien, c'est tout. À aucun moment, je n'ai perdu ma raison. Ma pauvre raison.

ÉVELYNE

Tu en reprendrais ?

GUY

Non. J'ai eu un petit plaisir, ça me suffit. Pas plus, et pas moins qu'un menu plaisir. Ceux qui se découvrent, je n'en crois pas un mot.

ÉVELYNE

Ils se prennent pour d'autres. Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Je n'ai aucun effet. Effet nul!

GUY

Personne ne te retient, Évelyne. Tu peux t'en aller.

ÉVELYNE

Je ne veux pas m'en aller. Parce que personne ne me retient. Je vais prouver qu'on peut se sentir bien quelque part, "en kek part", même si on n'a pas d'effet. Mais, mon cher Guy, je dois déduire de ton attitude, et même de tes propres paroles, que tu tentes, toi aussi, de me dire que tu ne m'aimes pas, pour la simple et bonne raison que j'ai tout juste reçu, de toi, la permission de m'en aller, subito presto...

GUY

Ben, voyons. C'était dit, comme ça. Et je ne tente pas de nier mon amour pour toi, ma chère Évelyne. Cependant, rectifions les faits. On n'a pas "tenté" de dire qu'on t'aimait pas, on te l'a dit, et de but en blanc.

ÉVELYNE

Ce que les hommes peuvent être bêtes. Tu n'es pas obligé de le préciser.

GUY

Cela doit t'indifférer, autant que ça m'indiffère. Tu voulais le savoir, il te l'a dit. C'est tout, même si c'était total. Je reste lucide, et je vois le problème avec une grande lucidité. Il s'agit d'être lucide.

ÉVELYNE

Même au risque de l'être trop ?

GÉRARD ET CATHERINE PASSENT PRÈS D'EUX.

GÉRARD

À Catherine. C'est leur premier voyage. Ils font pitié.

CATHERINE

Je me mets à les aimer. Ils deviennent raisonnables; ils ont même l'air gentil.

ILS ONT PASSÉ.

ÉVELYNE

Qui aime-t-il ?

GUY

Les étudiants l'appellent Nuage... Il doit donc aimer les nuages.

ÉVELYNE

Tu te moques de moi ? *Un court laps de temps.* Mais qu'est-ce que je suis venue faire ici ?

GUY

Tu es revenue voir Simon.

ÉVELYNE

Je ne suis pas revenue voir Simon. Je suis venue faire la paix avec lui, pour pouvoir dormir tranquille.

GUY

Je suis on ne peut plus lucide, Évelyne, et je sens dans ma raison, comme je le sais dans mon "affect", que tu es venue pour le voir, le revoir, l'aimer et le servir. Tu voulais même entrer, seule. Au moins trois fois, tu m'as dit que je n'avais pas à me déranger, que je n'étais pas obligé de t'accompagner.

ÉVELYNE

Je voulais être seule, et en même temps j'avais besoin de quelqu'un avec moi. Je craignais de trop parler, de dire à Simon... *Elle s'arrête.*

GUY

Que voulais-tu lui dire ? Je pense le savoir.

ÉVELYNE

Que je l' déteste. *Guy veut l'interrompre.* Non! Attends. Si je veux me faire aimer de lui, c'est qu'il me dédaigne. Je veux qu'il s'occupe de moi, mais je ne l'aime pas. Il est suffisant et, quelquefois, je le trouve laid. Dieu, que je voudrais qu'il devienne encore plus laid! À mort.

17

LA SCÈNE DES MASQUES. DES MASQUES DE TRAGÉDIE. CELUI QUE PORTE BERNARD, A TRAÎNÉ SUR UN BORD DE FENÊTRE OU SUR UNE BOÎTE, DEPUIS LE DÉBUT. PERSONNE N'Y FAISAIT ATTENTION. ÉCLAIRAGE ET MUSIQUE AD HOC - OU ÉCLAIRAGE BLAFARD QUI RÈGNE SUR TOUTES LES SCÈNES DU MONDE, LORS DES RÉPÉTITIONS; ICI, CE SERAIT POUR CENTRER L'ATTENTION SUR LES CORPS, LES VOIX, ET LE MASQUE.

DES ÉLÉMENTS DE CE “VOYAGE AU LSD” ONT LEUR SOURCE DANS LES MINUTES D'UN TEL VOYAGE FAIT SUR LA CÔTE OUEST DES ÉTATS-UNIS, EN 1967, PAR TROIS JEUNES AMÉRICAINS. J'AI RENCONTRÉ L'UN D'ENTRE EUX À L'EXPOSITION INTERNATIONALE, TERRE DES HOMMES, À L'AUTOMNE 1967, ET IL M'EN A DONNÉ UNE PHOTOCOPIE, J'EN AI FAIT LA TRADUCTION, ET J'EN DONNE LE TEXTE À LA FIN DE LA PIÈCE. LES NOMS, POUR DES RAISONS DE CONFIDENTIALITÉ, ONT ÉTÉ CHANGÉS DANS LE TEXTE ANGLAIS, COMME DANS MA TRADUCTION.

BERNARD, UN MASQUE SUR SON VISAGE, AVANCE MENAÇANT SUR SIMON, QUI RECULE.

BERNARD

Je suis le fantôme de la rue du parc.

SIMON

Bernard, je t'en prie, enlève ce masque.

BERNARD

Je ne suis pas Bernard. Je suis le père du fantôme de la rue du parc.

SIMON

Ce masque me terrifie, enlève-le. Bernard! Ce masque fait peur. Il est... terrible.

BERNARD

Qui est Bernard ? Réponds! Qui est Bernard ?

SIMON

Bernard... est un ami.

BERNARD

Il n'est pas ici. Tu l'as tué.

SIMON

Tu es fou! Je ne l'ai pas tué. Il est parti. Il est parti au bord de l'eau.

BERNARD

Pourquoi tu n'es pas parti avec lui ? Meurtrier, assassin! Il te demandait de partir avec lui.

SIMON

Ils m'ont empêché de partir. Bernard, enlève ce masque! Tu me fais peur! Il bouge... Le masque bouge. Ses paupières battent. Il parle avec tes mains. Le masque a des mains qui me tirent dans ses yeux vides. Je comprends ! Ses yeux m'enveloppent avec leurs mains...

BERNARD

Les fantômes n'ont pas de mains, Simon.

SIMON

Je parle de tes mains. Je n'en peux plus. Enlève-le.

IL SE PRÉCIPITE SUR LUI, SOULÈVE LE MASQUE. DU MENTON JUSQU'AU-DESSUS DE LA TÊTE DE BERNARD, ET SIMON RESTE IMMOBILE UN MOMENT, UNE MAIN DERRIÈRE SA NUQUE.

SIMON

Enfin, tu es revenu.

BERNARD

Tu avais si peur que ça ?

SIMON

Ce masque fait peur. Il avait ta voix. Je ne savais plus - c'est ridicule -, si tu étais mort ou pas.

ANDRÉ SURVIENT PRÈS D'EUX.

ANDRÉ

Simon, j'ai quelque chose à te dire.

SIMON

Je t'écoute. Ta voix est très loin... Mais je t'écoute.

UNE AUTRE MASQUE APPARAÎT, IDENTIQUE AU PREMIER; IL POURRAIT DESCENDRE DES CINTRES. QUAND SIMON L'APERÇOIT, IL RECULE, EN SILENCE.

ANDRÉ

Moi, quand j'ai bu, j'ai envie de dire aux gens..., ce que je ressens, ce que je pense d'eux, et des fois, je le dis.

UN AUTRE MASQUE. TOUJOURS IDENTIQUE AU PREMIER.

ANDRÉ

Qui continue. Je peux le dire, parce que je suis "en boisson". Sinon, je le dirais pas. Vous diriez...

UN TROISIÈME MASQUE SURGIT DE L'OMBRE, ET À SA VUE...

SIMON

Bernard, où es-tu ? Je te vois partout. Mais tu n'as qu'un masque. Où est-il ?

ANDRÉ

Vous ne voulez pas savoir, ce que j'ai envie de dire aux gens ?

BERNARD

Simon, je l'ai enlevé. Regarde! Je n'ai plus de masque.

ANDRÉ

Ok. Je ne le dirai pas.

SIMON

Quand je ferme les yeux, il y en a partout.

IL OUVRE LES YEUX. UN AUTRE MASQUE EST APPARU.

J'en vois quatre!

CATHERINE

ON PEUT NE PAS LA VOIR.

Simon, tu hallucines. Viens ici. Viens t'asseoir près de moi.

SIMON

Non, je ne veux pas. Il faut que je leur parle. Pourquoi vous êtes venus ici ? Je ne vous ai pas invités.

LES MASQUES S'ÉLÈVENT, S'ABAISSENT OU JOUENT ENTRE L'OMBRE ET LES ZONES PLUS ÉCLAIRÉES.

À ceux et celles qui l'entourent. D'anciens rois. D'anciens sages. Ils connaissent la dureté de la vie. Ils ont vaincu la vie : je vois leur force, écrite sur des lèvres de papier mâché... Dans les yeux, la mort attend. Bernard, reviens.

BERNARD

Je suis ici depuis longtemps.

SIMON

Tu n'es plus un fantôme. Les masques sont des fantômes. *Aux masques.* Êtes-vous heureux ? Ont-ils déjà aimé ? Question stupide. Ils me disent qu'ils aiment la mort.

LES MASQUES DISPARAISSENT UN À UN, ET POURRAIENT RETOMBER SUR LE SOL, EN MORCEAUX.

BERNARD

Je suis stupide, de temps en temps. Simon, j'aimerais entendre la musique qui jouait au début.

ON RESTE UN LONG MOMENT SANS BOUGER. ET CATHERINE SE LÈVE ET, LENTEMENT, SE DIRIGE VERS SIMON. TOUT EST DANS L'OMBRE.

CATHERINE

Je t'aime, tu sais.

ON NE LA DISTINGUE PLUS DE L'OMBRE.

BERNARD

Je sais ce que tu penses, Simon. Je serais moins seul, si je disais ce que tu penses. Je ne peux pas.

SIMON

À Bernard. Que veux-tu dire ?... Catherine, je ne sais pas...

CATHERINE

Ne dis rien. Tu ne peux pas le dire, toi non plus. Il y a des gens qui n'aimeront jamais personne.

SIMON

Ah! Bernard, j'oubliais la musique.

IL SORT OU SE DIRIGE VERS LE TOURNE-DISQUE. ON ENTEND DE LA MUSIQUE. ÉVELYNE S'APPROCHE.

ÉVELYNE

Je commence à comprendre pourquoi il aime être avec vous. On aime sa musique, on lui donne l'impression de l'aimer. On est son "ami".

GÉRARD

Vous êtes jalouse ?

ÉVELYNE

C'est pitoyable. Un homme qui a besoin d'enfants. Ça n'augure rien de bon.

CATHERINE

Pour vous.

GUY

Aux étudiants. Si vous êtes en difficulté, vous pourrez compter sur lui, mais je ne pense pas qu'il pourrait compter sur vous...

BERNARD

Il n'a pas besoin de nous.

ÉVELYNE

Ah! non ? Ce n'est pas assez visible ?

BERNARD

On le connaît pas tant que ça, vous savez. Moi, il m'amuse.

CATHERINE

Il a toujours été correct avec moi. C'est ce que j'aime chez lui.

GUY

Il ne vous est jamais passé par l'esprit, qu'il pouvait désirer davantage ?

BERNARD

Que peut-il vouloir de plus ? Il n'est pas fou. On n'est pas du même âge, on n'a pas les mêmes goûts. On n'a rien de commun. *Il hésite.* Sauf de temps en temps.

SIMON REVIENT. IL PREND TOUTE LA PLACE. TOUJOURS SOUS LES EFFETS DE L'ACIDE.

SIMON

Je pensais être calmé, ça allait mieux, j'ai même retrouvé le disque que voulait... Ça ne va plus du tout. Savez-vous que les murs respirent ? Je respire... Non, mon corps respire avec eux... Même rythme que les murs. Les murs se gonflent..., ils s'approchent..., ils repartent... Comme s'ils voulaient m'aspirer, et vous ne voyez rien. Comme toujours. Ça me donne la faim. J'ai faim. J'ai faim d'un bifteck. *Le mieux serait de ne pas crier ces paroles; elles ont plus d'impact, si on les dit, comme dans une conversation de tous les jours.*

GÉRARD

Ça va mieux, Simon. Tu mangeras un steak, et vous dormirez plus vite.

ÉVELYNE

Moi, je dors debout.

GUY

Simon... Tu te sens mieux ? Ça t'fait rien qu'on parte ? Il est tard. Il faut que je rentre chez moi.

SIMON

Mais non. Je vais manger. Faites ce que vous voulez.

ÉVELYNE

On peut rester. Seul, ça va aller ?

SIMON

Mais oui. Je vais manger, et ça va aller mieux.

ANDRÉ

Je ne pars pas. Je suis bien, ici.

BERNARD

Il est mieux que je parte.

CATHERINE

Je pars avec toi. Tu viens, Gérard ?

GÉRARD

Je vais rester avec André.

SIMON

Bonne nuit, tout le monde. N'approchez pas des murs...

18

NOUVEL ÉCLAIRAGE. ANDRÉ ET GÉRARD SONT ÉTENDUS, ENDORMIS. LES MASQUES APPARAISSENT DANS LE NOIR. UN TEMPS.

POUR CETTE SCÈNE, J'INDIQUE CERTAINS MOUVEMENTS, DES TONS DE VOIX, MAIS ELLE NE SERA CRÉDIBLE QUE SI LE METTEUR EN SCÈNE, ET LES COMÉDIENS, TROUVENT AUTRE CHOSE - C'EST FACILE À DIRE... - QUI FORME UN TOUT SONORE ET VISUEL.

SIMON REVIENT AVEC LE BIFTECK ET DES FRITES DANS UNE ASSIETTE. IL APERÇOIT LES MASQUES, QUI SONT MAINTENANT PORTÉS PAR LES PERSONNAGES DONT ON ENTEND LA VOIX; ILS SONT VÊTUS DE NOIR. IL S'APPROCHE D'UN MASQUE.

SIMON

Bernard ? Mais parle! *À tous.* Parlez, dites quelque chose...

LES MASQUES S'ÉLOIGNENT, DISPARAISSENT, SAUF UN.

MASQUE ET VOIX DE MARC

Tu ne mangeras pas.

SIMON

Marc!

MASQUE ET VOIX DE MARC

Tu ne mangeras pas.

SIMON

Mais j'ai faim. Je t'ai dit, curé, que j'avais faim.

D'AUTRES MASQUES S'AVANCENT, À BONNE DISTANCE DE SIMON. LES VOIX SONT CHUCHOTÉES OU IRONIQUES, ENFIN, CELLES DES FANTÔMES QUE VOUS COMME MOI, NOUS CONNAISSONS...

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Bonsoir, Simon.

MASQUE ET VOIX DE CLAUDE

Bonsoir, Simon.

UN AUTRE MASQUE S'APPROCHE. SIMON L'ARRACHE : C'EST BERNARD, QUI AUSSITÔT RABAT SON MANTEAU NOIR SUR SA TÊTE.

VOIX DE BERNARD

Très moqueur, ou théâtral. J'avais quinze ans. J'étais parti seul. Je n'avais téléphoné à aucun ami. Je ne sais pas pourquoi, j'ai peur des refus, des refus... Les derniers mots se transforment en leur écho.

SIMON

Criant ou rageant. Il fallait que je sois seul.

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Simon, Simon, écoute. Je ne t'aime pas...

POSSIBLE, ICI, DE FAIRE ENTENDRE QUELQUES MESURES, BRAILLÉES, DE LA CHANSON "VOUS AVEZ DIT PAROLES D'AMOUR"...

MASQUE ET VOIX DE CATHERINE

Il a toujours été correct avec moi. C'est ce que je déteste chez lui.

VOIX DE BERNARD

Même jeu. Se ravalier au rang des drogués, au rang des n'importe qui... Se précipiter à tes genoux...

SIMON

Bernard, enlève ce masque!

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Mais Simon, tu m'l'as arraché. Je n'ai plus de masque.

VOIX DE BERNARD

Même jeu. J'ai suivi un chemin que nous prenions, l'été, pour nous fourrer la tête dans un ruisseau, et le corps dans les nuages.

UN TEMPS. SIMON, PERPLEXE, ATTEND.

Bernard continue. C'était loin du village. Assez loin, pour en jouir..., non, pour y trouver le plaisir de la neige...

MÊME JEU DE SIMON, ET...

SIMON

Simon (*sic*), c'était en été!

VOIX DE BERNARD

Oui, Bernard (*sic*), mais la neige est partout. Dieu est partout, et j'allais de ci-de là, où je me rappelais une pente douce, que je dirais même adorable... Elle commençait sous les arbres, se transformait en clairière et s'achevait parmi d'autres arbres, aux troncs serrés, emmêlés de broussailles. Plus bas, c'était le ruisseau, où je me fourrais la tête...

SIMON

Il faut longtemps, pour être seul. Bernard, tu es là ?

MASQUE ET VOIX D'ÉVELYNE

Il n'y a personne, Simon.

SIMON

Dès que je m'abandonne, j'ai de la difficulté à..., à vous retrouver. Restez là, dans le noir, près de moi.

ANDRÉ ET GÉRARD RÉAPPARAISSENT, TOUT À COUP.

GÉRARD

André et moi, on est encore ici, Simon.

SIMON

On ne s'entendra jamais.

19**ANDRÉ ET GÉRARD SONT DE NOUVEAU ENDORMIS. LES MASQUES RÉAPPARAISSENT, PORTÉS PAR DES PERSONNAGES, OU DESCENDENT DES CINTRES.**

SIMON

Vous n'existez pas.

ILS DISPARAISSENT.

Revenez! Vous n'existez plus.

UN TEMPS.

UN SEUL MASQUE RÉAPPARAÎT. SIMON TEND LA MAIN VERS LUI, ET DÈS QU'IL LE TOUCHE, LES AUTRES MASQUES REVIENNENT, PLUS MENAÇANTS.

À PARTIR DE CE MOMENT, ET AU CHOIX DU METTEUR EN SCÈNE, DES EXTRAITS DE LA DERNIÈRE CHANSON (MIS EN MUSIQUE OU NON PAR LE GROUPE *DIONYSOS*) SERONT ENTENDUS. JE DONNE LE TEXTE, TEL QU'IL EST IMPRIMÉ DANS LE LIVRET ACCOMPAGNANT LEUR CD DE 1994; IL CORRESPOND À CELUI DES REPRÉSENTATIONS DE 1969 ET 1970; JE ME PERMETS DE CORRIGER *EN ITALIQUE* QUELQUES ERREURS MINIMES.

Mais c'est tant pis pour celui qui se fait prendre
Pourquoi pleurer, il voulait bien en vendre
Il en fumait il en vendait
Tu en fumais
Tu en achetais pour ta liberté

Une main sur son épaule
Ils lui ont dit de les suivre
Ses deux mains sur leur auto
Ils lui ont fouillé le corps
Les visages de la nuit
Se croyaient tous au cinéma
Ne trouvent rien sur son corps
Mais soupçonnent son esprit

Tu nous dis qu'on fumait sa liberté
Moi je dis qu'on fumait pour les embêter
Il en fumait il en vendait
Tu en fumais
Tu en achetais pour ta liberté

Aurait-il donc un esprit
Saurait-il les noms qu'ils savent
Nous savons un petit jeu
Disent les hommes, les hommes de bien
Le grand jeu de la prison
Inspiré de la Passion

La justice fait son oeuvre
L'oeuvre des hommes de bien
L'oeuvre des petits mouchards
L'oeuvre des grands directeurs
Cachés au fond des bureaux
Nous sommes enfin sauvés
La justice fait son oeuvre

On lui a fait très très peur
On l'a traité en enfant
Pour qu'il devienne un homme
Disent les hommes de bien
De très grands éducateurs
La justice fait son oeuvre

Quel métier voudrait-il faire
Disent les hommes de bien
Voudrais être détective
Brigade des narcotiques

Il est sûrement sauvé
Narcotique narcotique
Bucolique fantastique
Il dira tout ce qu'il sait
L'ordre est revenu sur terre
Les problèmes sont réglés
Narcotique narcotique
Érotique authentique
Il fera les hommes libres
Libres de *leur* liberté
Narcotique narcotique
Érotique dynamique
Il devient homme de bien
Un grand agent de police
Narcotique narcotique
Ah! mon beau grand narcotique
Tu me donnes la colique
Narcotique narcotique

Érotique esthétique

Mais c'est tant pis pour celui qui se fait prendre
 Pourquoi pleurer il voulait bien en vendre
 Il en fumait il en vendait tu en fumais
 Tu en achetais pour ta liberté pour ta liberté...

**BRUIT STRIDENT DE SONNERIE. SIMON REVIENT À LUI PEU À PEU.
 ON ENTEND ENCORE LA SONNERIE DU TÉLÉPHONE. ANDRÉ BOUGE
 À PEINE. SIMON DÉCROCHE LE RÉCEPTEUR. ANDRÉ S'EST LEVÉ.**

ANDRÉ

Vous voulez que je réponde ?

SIMON

Au téléphone. Allo!.... Qui parle?... Où es-tu?... Ça va. Non! Ça ne va pas.... Guy, écoute-moi. Il faut que tu reviennes.... Je ne sais pas pourquoi. Je te raconterai, ici.... Oh! Guy! Merci d'avoir appelé. Ça va mieux maintenant.... Quoi? Qui?... Bernard? Mais qu'est-ce qu'ils lui veulent?... S'ils l'ont arrêté, c'est pour quelque chose, non?

ANDRÉ S'EST RÉVEILLÉ.

.... Mais pense qu'il était ici, il y a quelques minutes.... Une heure? Peut-être. Je ne sais plus trop. Est-ce qu'ils savent ce qu'il faisait, ici?... Je ne m'énerve pas, Guy. J'ai peur. J'ai peur que la police vienne ici. Où es-tu? Alors, reviens ici, avec elle.... J'ai pas du tout envie de me coucher. Je veux savoir ce qui s'est passé. Je t'attends.

IL RACCROCHE BRUSQUEMENT.

GÉRARD

Ils ont arrêté Bernard?

SIMON

Mais pourquoi, lui? Il n'en vendait pas.

GÉRARD

J'imagine qu'ils les ont fouillés, et que...

SIMON

Et qu'il était le seul qui en avait sur lui. Mais pourquoi ? Il n'en vendait pas.

GÉRARD

Tu aurais préféré que ce soit Charles ?

SIMON

Il faut réveiller André.

GÉRARD

Laissez-le dormir. Il le saura bien assez vite.

SIMON

C'est grave, ce qui arrive. On ne laisse pas dormir les gens, quand...
Qu'est-ce que je disais ? Ah! oui.

IL SECOUE ANDRÉ.

André, réveille-toi!

ANDRÉ

Je suis réveillé

GÉRARD

T'aurais pu le dire.

ANDRÉ

Ils ont arrêté Bernard ?

SIMON

Oui. C'est pas possible. Je le crois pas. Guy m'a téléphoné du restaurant.
Il arrive avec Catherine.

ANDRÉ

Je l'avais bien dit...

SIMON

Je pense qu'il était seul, avec Catherine, quand ils l'ont emmené.

ANDRÉ

Je les ai avertis des centaines de fois.

SIMON

À Gérard. Tu devrais aller voir ce qui se passe.

GÉRARD

Pourquoi ? Ils s'en viennent. Vous verrez, ça sera rien.

SIMON

Toi, André, tu ne voudrais pas y aller ?

ANDRÉ

Moi, aller voir ce qui se passe ? Leurs histoires de flics, ça ne m'intéresse pas. Je leur ai dit qu'ils se feraient prendre. Et le plus comique, c'est qu'ils n'arrêtent pas Charles, celui qui en vendait, qui se faisait de l'argent, mais Bernard.

SIMON

Le hasch! Gérard, où l'as-tu caché ?

GÉRARD

Je ne sais plus.

SIMON

Rappelle-toi. Si la police venait ici! Il faut le trouver.

GÉRARD

Ils le trouveraient bien tout seuls.

SIMON

Gérard, il faut le trouver, et le jeter.

GÉRARD

Vous êtes fou! Il ne faut pas jeter ça.

SIMON

C'est ma faute, tout ce qui arrive.

GÉRARD

C'est la faute à personne et à tout le monde.

SIMON

J'ai même pris du LSD devant vous.

ANDRÉ

Ça, c'est exact. Comme si le hasch ne suffisait pas.

SIMON

Qu'est-ce que je devrais faire ?

ANDRÉ

Je n'sais pas, ce que vous devriez faire. Vous voudriez que je vous dise d'aller vous livrer à la police ?

SIMON

Tu penses que je devrais y aller ?

GÉRARD

Il n'a pas dit ça. Vous avez vraiment l'air ridicule, là, tous les deux.

ANDRÉ

Simon Neige, le martyr volontaire de la drogue!

SIMON

Il faut le sortir de prison.

GÉRARD

Il n'est pas encore en prison. On va le garder au poste, toute la nuit. C'est le nom du vendeur qu'ils veulent, vous savez.

ANDRÉ

Bernard va peut-être leur dire.

GÉRARD

Il n'est pas un mouchard,

ANDRÉ

La police a de ces méthodes...

ON SONNE OU ON FRAPPE À LA PORTE.

SIMON

C'est Guy.

GÉRARD

Moqueur. C'est peut-être la police...

SIMON

Qui s'énerve à nouveau. Tu as raison. C'est peut-être eux. Il faut trouver le hasch, tout de suite. Dépêchez.

ANDRÉ

Mais non, mais non. Les narks auraient déjà défoncé.

ON FRAPPE ENCORE. SIMON ET GÉRARD S'AFFAIRENT À REGARDER PARTOUT. ANDRÉ SE DIRIGE VERS L'ESCALIER.

ANDRÉ

Voix de loin. Oui, oui, j'arrive. *Plus tard.* C'est Catherine, et monsieur Levert.

GÉRARD

Je l'ai trouvé, et j'ai même trouvé un morceau d'acide. *À Simon.* Vous l'aviez pas tout pris ?

SIMON

Charles m'en avait donné... Non, j'me trompe. Je l'avais cassé en deux.

ANDRÉ

Simon, Charles t'avait donné quoi ? Un de plus ?

**SIMON NE RÉPOND RIEN. CATHERINE ET GUY ENTRENT EN SCÈNE.
CATHERINE EST FURIBONDE.**

CATHERINE

Ils ont amené Bernard.

SIMON

Oui, Guy me l'a dit au téléphone. Tant mieux! Ils t'ont laissée aller.

CATHERINE

Il en avait sur lui. Vous êtes satisfait ?

GUY

Ils les ont arrêtés, ils sortaient d'ici. Et ils les ont amenés au poste.

CATHERINE

Ils m'ont questionnée. Ils veulent des noms. Les noms des vendeurs.
Ils ont fouillé Bernard.

SIMON

Ils savent qu'on est tous, mêlés à ça.

CATHERINE

Vous êtes désolé, surtout pour vous.

SIMON

Gérard, jette tout ça.

ANDRÉ

Donne-le moi, je vais les jeter dans les toilettes.

GÉRARD LES LUI DONNE, ET ANDRÉ SORT.

GUY

Il restait du hasch ?

SIMON

Oui, c'est réglé. Qu'est-ce qu'on va faire ? Je suis incapable de me concentrer... Pourquoi fallait-il que ça arrive justement ce soir ?

CATHERINE

Et Bernard ? Qui va penser à lui ?

SIMON

Ses parents, et moi, et vous tous. Je ne sais pas encore ce que nous pourrons faire, mais j'essaierai de le sortir de là.

GUY

À Catherine. Tu m'as dit qu'ils ont averti vos parents.

CATHERINE

Les miens, oui. Ceux de Bernard, je ne sais pas.

GUY

Je crois que nous n'avons plus qu'à attendre. On ne sait pas ce qui se passera, exactement. Peut-être même que demain...

GÉRARD

C'est le vendeur qui les intéresse. Ils vont essayer de cuisiner Bernard - j'lé connais, il ne parlera pas -; ils ont appelé son père, qui est peut-être déjà allé le chercher...

GUY

Et si jamais, par hasard, il arrive quelque chose..., son père va lui trouver un avocat.

CATHERINE

Il est quand même le seul, qu'ils ont arrêté.

ANDRÉ

Vous saviez tous ce que vous faisiez. Ça aurait pu être toi, Catherine, Gérard ou même, moi. Je gueule, mais je suis toujours avec vous, quand même.

CATHERINE

Il n'est pas le seul, ce soir, à avoir du hasch avec lui. Il y en a ici, et Bernard en avait à cause de vous.

SIMON

Mais c'est le sien qu'il portait. Et tu en aurais sans doute profité, autant que les autres.

CATHERINE

Il ne s'agit plus de ça. Il aura une série d'embêtements pour un ou deux ans, parce que messieurs les professeurs avaient décidé d'essayer ça.

SIMON

Ce n'est pas moi, qui l'ai initié à cette drogue.

GUY

Catherine, je comprends ta colère, mais il n'en vend pas, et même Charles, il en achète d'un plus gros vendeur. Bernard ne paiera pas pour tous ces gens-là.

GÉRARD

Son père va le sortir de là. Tu verras, demain ou peut-être même aujourd'hui, tu le verras au collège.

CATHERINE

OK. Je veux bien vous croire. Alors, il faut tous ensemble se rendre à la police. Aucune danger, à ce que vous dites. C'est du "normal"! Et j'en connais qui l'ont encouragé, par exemple. Il faut que tout le monde paie. C'est pratique, connaître des étudiants qui vous en fournissent.

SIMON

Alors, va toi-même tout raconter aux policiers.

CATHERINE

Je ne dénonce pas les gens. Je ne vous dénoncerai pas. Bernard non plus.

SIMON

On ne sait pas. Je ne le connais pas assez.

GÉRARD

Il ne dira rien. On dirait que vous ne vous rendez pas compte que c'est lui, qui vous connaît le plus.

SIMON

Durant mon voyage, j'ai trop parlé de lui, avec lui. Il n'a peut-être pas aimé. Et comme disait André, la police a de ces méthodes.

CATHERINE

C'est bizarre, hein ? Je suis la seule qui a peur pour Bernard. Avocat ou famille, tant que vous voudrez, il est seul, au poste de police. Il est pris comme un rat.

ANDRÉ

Je croyais pas que t'étais amie avec à lui, à ce point-là.

CATHERINE

Mêle pas les choses, André. J'aurais voulu que tu sois à côté de lui, quand ils se sont mis à le fouiller en pleine rue, que tu le voies...

SIMON

On va l'aider, Catherine. Je paierai son cautionnement, s'il le faut. Que veux-tu de plus ? Je suis aussi désemparé que toi.

CATHERINE

Ne vous montrez pas trop. Son père pourrait se poser des questions.

SIMON

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CATHERINE

C'est vous qui portez un masque. Vous "flyez" sur des apparences, les physiques comme les autres. Je voudrais que vous aimiez réellement les gens. Que cela paraisse sur votre figure, que vous êtes désespéré de ce qui arrive. Vous n'avez rien fait pour qu'il n'en prenne plus. Au contraire!

SIMON

Et toi ? Tu clamais à tout vent, que tu te sentais bien!

CATHERINE

Vous ne comprenez rien aux filles. Vous ne savez que vous mettre à notre niveau. Si quelqu'un vous admire, on vous voit aussitôt ramper comme un imbécile, pour faire comme nous, nous faire plaisir.

GUY

Catherine, tu es fatiguée. Tu dis n'importe quoi. Viens, je vais te reconduire.

CATHERINE

Vous n'avez pas d'audace, vous...

GÉRARD

Toi aussi, tu fumes du hasch et tu t'es trouvé des tas d'excuses. Tu ne permettrais à personne de t'en empêcher.

CATHERINE

Que nous offre-t-on en remplacement ? Rien. Des sourires de compréhension. De la peur. Des mots.

ELLE VA VERS LA SORTIE.

Je m'en vais. Vous ne savez qu'habiter des rêves. Et les rêves ne se partagent pas.

ANDRÉ

Catherine!

CATHERINE

Laisse-moi partir. Reste chez ton prof.

ANDRÉ

C'est pas pour rien, qu'ils ont arrêté Bernard. Il en vendait, lui aussi.

NOIR

20

SIMON ET ANDRÉ SONT SEULS, ASSIS À UNE TABLE. ANDRÉ SE DIRIGE VERS LE TÉLÉPHONE. IL CONSULTE LE BOTTIN, ET COMPOSE UN NUMÉRO.

ANDRÉ

On vient d'arrêter des étudiants qui sortaient de chez le professeur, Simon Neige. Je vous téléphone de chez lui. Il en possède lui aussi. Avec du LSD, en plus.

ILS RESTENT FACE À FACE.

UN VOYAGE AU LSD

sur la côte ouest
en 1967

VOUS TROUVEREZ ICI, LES MINUTES D'UN TEL VOYAGE FAIT SUR LA CÔTE OUEST DES ÉTATS-UNIS, EN 1967, PAR TROIS JEUNES AMÉRICAINS. J'AI RENCONTRÉ L'UN D'ENTRE EUX À L'EXPOSITION INTERNATIONALE, TERRE DES HOMMES, À L'AUTOMNE 1967, ET IL M'EN A DONNÉ UNE PHOTOCOPIE. J'EN AI FAIT LA TRADUCTION. LES NOMS, POUR DES RAISONS DE CONFIDENTIALITÉ, ONT ÉTÉ CHANGÉS DANS LE TEXTE ANGLAIS, COMME DANS MA TRADUCTION.

Celui qui écrivait, le scripteur de ce qu'il entendait et voyait, n'avait pas pris d'acide. Il s'appelle Mark. Les deux autres s'appellent James et Will. La personne, appelée Simon, à qui il est fait allusion quelques fois, n'est pas Simon Neige - ce serait une trop étrange coïncidence - , mais le principal personnage d'un roman que James était en train d'écrire. J'ai su par la suite que ce roman était devenu le script d'un moyen métrage, qui aurait été vu par Ferlinghetti, Samuel Steward, Kinsey (celui du Rapport) et peut-être Kerouac ou Neal Cassady (le plus probable), dans quelque bar de San Francisco.

C'est terrible, c'est grave... Il faut que je sois sûr des choses... je suis comme une machine ordinatrice... je ne sais même pas ce que j'aime (soufflant, pleurant, criant)...

Avant de se demander quelle sorte de musique on aime, il faut se poser une question fondamentale, est-ce que j'aime la musique!

Il faut absolument que Simon... Vous en avez pris, dit James...

Je suis tout pris dans mon intérieur et mon extérieur.

La capitale du Japon, c'est Hong-Kong Tokyo la belle.

Ma langue est là

J'me retrouve plus (souffrant, respirant très fort)

Vous me voyez parti vous êtes partis vous-mêmes

On se découvre on se découvre... Il y a seulement Simon qui se compromet

Simon = James

J'ai senti que Mark ne se compromet pas dit James... Will non plus d'ailleurs

Dès que je m'abandonne j'ai de la difficulté à vous retrouver dit James → (i.e.) Simon. Il faut que j'aille aux toilettes, c'est là que je vais me retrouver, je pense.

Il faut que je m'assoie. Taisez-vous, c'était beau, beau... Il faut que je rie, que je pleure, c'est insupportable! Ça déchire l'âme, biologiquement, physiquement, j'ai l'âme en mille miettes... J'ai chaud, j'ai froid... la neige, la montagne, l'air pur, c'est fantastique.

Être ou ne pas être, c'est une question, c'est la question fondamentale.

Il n'y a pas de logique... Tout est logiques, Simon... Écoute, écoute la musique

Sarah Bernard dans l'Aiglon, avec sa jambe amputée...

Je n'en puis plus, je n'en puis plus... Je vous vois me voir, dit James... Je me sens les lèvres chaudes enflammées, ... j'ai envie d'embrasser le monde... James nous fait des confidences, il se rappelle ses amants, ses putains des bas-fonds... Je suis ce que je suis, la musique, cette musique est fantastique. James est parti, il voyage, ses bras sont tendus vers le ciel - ça sonne! (On m'a dit que quelqu'un avait sonné à la porte de l'immeuble, et que l'un d'eux avait réussi à lui expliquer on ne savait plus trop quoi.)

Je m'arracherais les cheveux - il faut faire des choses - James, qu'est-ce que tu racontes ? Il dit qu'il est un monstre. Il nous cache des choses, il a des choses qui ressortent et qu'il ne peut s'empêcher de nous raconter. Comme ceci : « Si mes amants me voyaient, mon Dieu, qu'est-ce que je raconte. Enfin, un cadre s'est cassé... quelque chose de logique, ah! il faut que je prenne le balai et fasse la ménagère. J'ai peur qu'on ne se retrouve plus... (James est appuyé sur la porte et il rit, il a des sensations. J'ai des sensations de S P E R M E! (*en américain, c'était I got spermatic sensations!*)). »

Elle est sympathique cette bonne vieille Chinoise, mais Will, qu'est-ce que tu fais avec ce masque de Chinois...

Tu as l'air d'un éléphant rose, mon maudit hippopotame!... Will arrête avec ton « ding-ding » de dactylo... Tu me sembles être un patron complètement exécrationnel avec ton masque terrifiant... Tu ne peux pas regarder ce que je regarde... Je suis

parti, je me sens intensément, ... je ne puis arrêter d'écrire, compris, Will!!! Arrête de me torturer... Will, enlève ton masque, c'est affreux, tu n'es pas Will... Arrête de me regarder écrire... James, tu essaies trop de rationaliser les choses... laisse-toi aller, abandonne-toi

Symphonie des jouets de Haydn... Cesse de jouer avec ce masque... James parle de ses amants... Will et son besoin d'éclairage, Will n'est pas un metteur en scène, il est un éclairagiste. J'ai des sensations de S P E R M E. James, tu m'emmerdes, cesse de me regarder comme cela... Il veut téléphoner à ses parents, maintenant ? Will, merde, éclaires-tu maudite chandelle ? Qu'est-ce qu'il a à rire comme un dément...

Will s'amuse comme un enfant... James vit des choses fantastiques, son coeur est comme une feuille de palmier, je vois le mur venir vers moi...

Mais ces couleurs, la feuille qui bouge, mon corps bouge comme cette feuille, les nervures de cette feuille...

Arrête, arrête, je vais murir, je vais m'écraser contre le ciel, tout tremble, les moindres parcelles de mon être palpitent, j'ai la sensation d'avoir un orgasme fantastique... Ah! merde! Quelles couleurs, quelles orgies de rythme, quelle nuit fantasmagorique.

J'ai l'impression de posséder le monde, j'ai la sensation de ne plus me sentir, je suis invisible...

Cette feuille, elle se gonfle, elle se contracte... des couleurs brunes, bleues, vertes...

Je ne veux rien écrire, je vis les choses, moi...! (dixit James)

(L'écriture devient presque illisible : on croit que c'était I am an old centenarian woman, je suis une vieille centenaire, et trois lignes de 7 ou 8 courtes barres obliques, penchées vers la droite.)